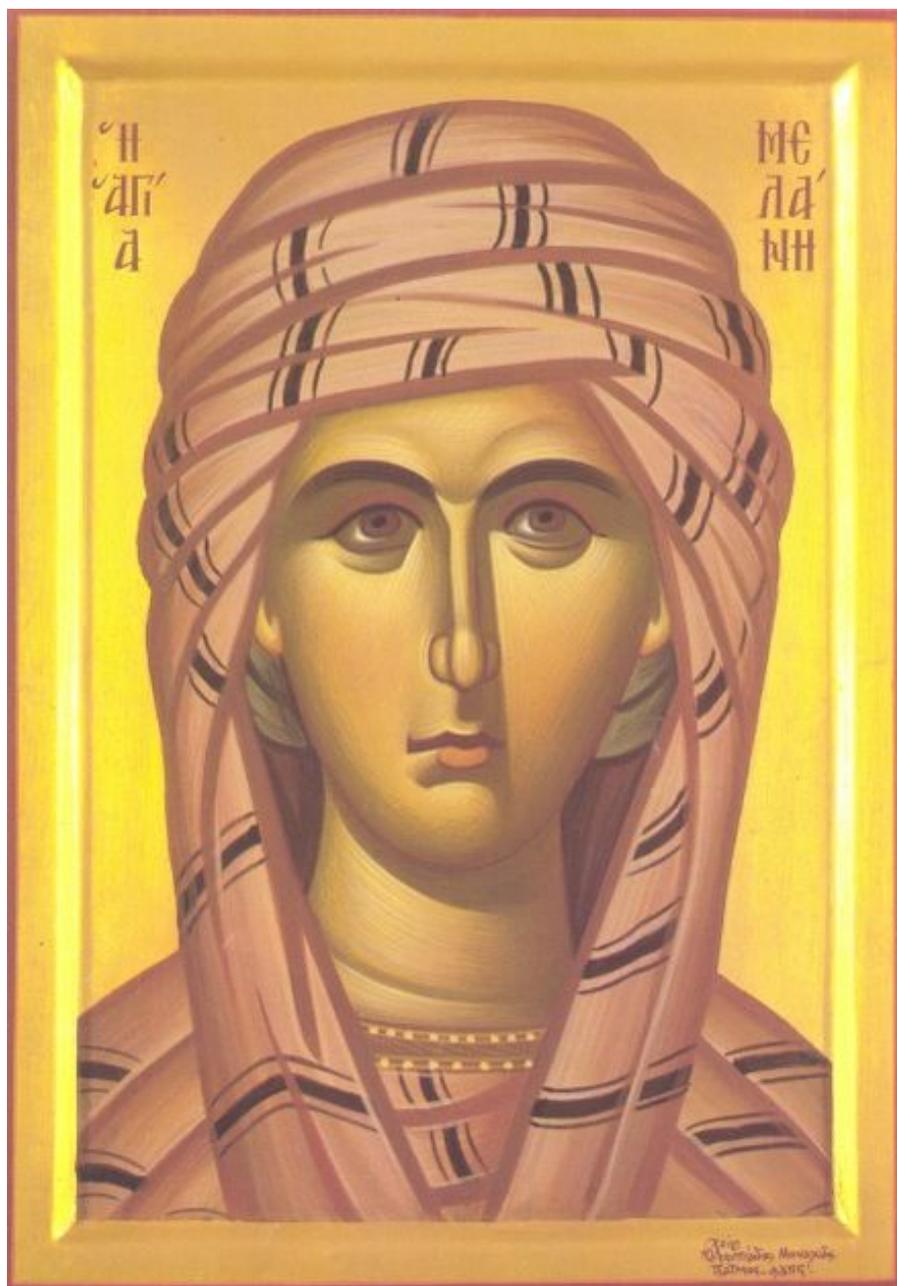


# VIE DE SAINTE MÉLANIE LA JEUNE

fêtée le 31 décembre

## PROLOGUE



Bénissez, mon Père...

Béni soit Dieu qui a poussé ta Révérence, prêtre saint, à rechercher le témoignage de mon humble personne sur la vie de notre sainte mère, qui habite avec les anges, Mélanie la Romaine, – moi qui ai passé si longtemps auprès d'elle et connais vaguement l'histoire de ses origines sénatoriales, et comment elle entra dans la vie angélique, en foulant aux pieds la fumée de la gloire du monde. Cependant, parce que, connaissant trop bien ma propre maladresse, je ne me croyais pas

capable de raconter de si grands combats, j'avais pris la décision plus sûre de refuser, estimant meilleur de célébrer par le silence la noble servante de Dieu que de déshonorer par mes paroles maladroites ses traits de vertu éclatants. Mais puisque de nouveau tu as promis de nous assister de tes saintes prières, prêtre saint, enhardi par la puissance de l'Esprit, je me dispose à me jeter dans la mer infinie du récit, ayant en perspective le céleste salaire de l'obéissance. Il n'est donc pas extraordinaire que, maladroit comme je suis, et de parole embarrassée, je reste paralysé devant la promesse d'un tel travail : je considère en effet que même les vrais philosophes ne se sont probablement pas attaqués à une aussi grande tâche. Qui donc en effet saura dignement raconter, avec clarté, les actions vraiment viriles de cette bienheureuse ? je veux dire son absolu renoncement aux choses de la vie, son zèle plus brûlant que le feu pour la foi orthodoxe, et sa bienfaisance indépassable, son énergie à veiller et sa constance à coucher par terre, – mauvais traitements et ascèse inlassable de l'âme et du corps, douceur et tempérance rivalisant avec les puissances incorporelles, – et la pauvreté de son vêtement et, avec tout le reste, mère de tous les biens, son humilité. Chacune de ses vertus appelle une mer indéfinie de réflexions et la rédaction d'un ouvrage entier qui dépasse de loin mes forces. C'est pourquoi, embarrassé devant la longueur interminable du récit, j'essaierai de faire comme les pêcheurs qui, se sentant bien dans l'impossibilité de prendre tout le poisson, ne renoncent pourtant pas à leur entreprise, mais ramènent à terre, chacun selon ses moyens, ce qu'ils trouvent; ou encore comme ceux qui, entrant dans un pré, où se respire et se voit toute sorte de fleurs et toute sorte de parfums, même s'ils ne peuvent pas récolter tout le pré, se retirent après avoir du moins pris chacun ce qui lui suffit. Usant moi aussi de cette comparaison, et enhardi par les prières de ta Sainteté, je m'avancerai sur le pré spirituel des actions de notre bienheureuse mère Mélanie, et là, cueillant ce qui me tombera sous la main, je l'offrirai aux auditeurs attentifs afin de les piquer d'émulation pour la vertu et, pour leur plus grand profit, à ceux qui veulent consacrer leur âme à notre sauveur à tous, Dieu.

Par où donc aborder ses grands combats, et de quels éloges gratifier celle qui est glorifiée dans les cieux, maladroit que je suis, de parole embarrassée, ainsi que je l'ai dit ? Qu'apporter à celle qui a tant peiné, dans l'espoir de me sauver, si ce n'est d'appeler à mon secours ses saintes prières ? Ce sont elles en effet qui, tandis qu'elle vivait dans la chair, ont contribué à mon salut, elles encore qu'après sa mort je réclame, afin qu'au souvenir de ses saintes instructions, rejetant tout retard, tout oubli, tout assoupissement, toute irrésolution et toute défiance, je puisse exposer en partie les magnifiques traits de vertu qu'elle-même s'efforçait, selon le conseil évangélique, de dissimuler. Mais puisque c'est la voix du Seigneur lui-même qui dit : «C'est pourquoi, tout ce que vous avez entendu dans le creux de l'oreille sera annoncé sur les toits, (Lc 12,3) les vertus des saints ne peuvent être dissimulées : en effet, eux-mêmes, en faisant le bien, auraient-ils préféré tout dissimuler, Dieu, lui, visant le salut et l'édification de tous, fait éclater leurs magnifiques traits de vertu, non seulement pour le profit de ceux qui les apprennent, ainsi que nous l'avons dit, mais pour la gloire de ceux qui ont combattu jusqu'à la mort pour lui. Ainsi, une fois écrit un peu de tout ce que j'ai vu de mes propres yeux et de tout ce que j'ai soigneusement appris auprès d'autres personnes, je laisserai le reste à découvrir à ta curiosité, selon qu'il est écrit : «Donne au sage une occasion et il sera plus sage.» (Pro 9,9)

## I. LA LIBÉRATION

Ce fut donc cette bienheureuse Mélanie qui, la première du sénat romain, éprise du Christ depuis sa jeunesse et blessée de l'amour divin, s'éprit de la chasteté corporelle. Ses parents qui, membres distingués du sénat romain, espéraient assurer par elle la continuation de leur famille, l'unissent à toute force en mariage à son bienheureux époux le consulaire Pinien, alors qu'elle était dans sa quatorzième année, son conjoint en ayant environ dix-sept. Mais, ayant fait l'expérience du mariages et

fini de prendre le monde en haine, elle exhortait son mari de façon pathétique, lui adressant ces paroles : «Si tu veux, mon seigneur, pratiquer avec moi la chasteté et cohabiter avec moi sous la loi de la continence, je te reconnais pour seigneur et maître de ma propre vie; mais si cela te semble trop lourd, si tu ne peux supporter l'ardeur de la jeunesse, voici tous mes biens à tes pieds pour en user en maître désormais à ton gré. Affranchis seulement mon corps, pour qu'avec mon âme je le présente sans tache au Christ au jour redoutable. Car c'est ainsi que j'accomplirai mon désir qui est selon Dieu.» Mais il n'acquiesça pas dès le début à sa proposition, sans d'ailleurs la détourner complètement de son projet; il lui répondit en ces termes : «Lorsque, par la volonté du Seigneur, nous aurons deux enfants pour nous succéder dans nos biens, alors, tous les deux de concert, nous renoncerons au monde.» Et voici que, selon le dessein de la Providence, leur naît une fille, qu'aussitôt ils consacrèrent à Dieu pour l'état de virginité.

Le cœur de Mélanie n'en brûlait que plus fort du feu divin. Si quelquefois, selon la coutume, ses parents l'envoyaient au bain, elle s'y rendait, bien que malgré elle, mais, entrant dans l'étuve, elle se lavait les yeux à l'eau chaude, pour faire preuve de fidélité, elle s'essuyait avec ses habits et donnait des gratifications à ceux qui l'accompagnaient, pour les empêcher d'aller raconter à personne ce qu'elle faisait. Ainsi la bienheureuse avait toujours en tout devant les yeux la crainte de Dieu. Le jeune homme, encore attiré par la gloire du monde, était souvent prié par elle de garder la chasteté corporelle, mais il n'acquiesçait pas, disant qu'il voulait encore un enfant. La sainte essayait donc de fuir et de lui abandonner tout ce qui lui appartenait. Elle s'ouvre de la question avec les saints. Ceux-ci l'ayant encouragée à attendre encore un peu, afin, par sa constance, de réaliser la parole de l'Apôtre : «Que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari ?» elle commença à porter sous ses étoffes de soie un habit de laine rude. Ce qu'ayant su, sa tante maternelle la pria de ne pas se revêtir inconsidérément de cet habit. Elle, toute triste de n'avoir pu le cacher, la supplia de ne pas le révéler à ses parents.

Quand ensuite les prières de la sainte obtinrent leur effet et qu'arriva pour elle le moment de mettre au monde son second enfant, survint la commémoration de saint Laurent. Sans prendre aucun repos, mais ayant passé toute la nuit à veiller et à faire des genuflexions dans son oratoire, elle part le lendemain matin de bonne heure avec sa mère et, allant au martyrium, elle implora Dieu avec beaucoup de larmes afin que, délivrée du monde, elle pût passer dans la solitude le temps qui lui restait à vivre, comme elle l'avait désiré depuis le début. Et, revenue du martyrium, elle eut un accouchement extrêmement difficile, et elle met au monde l'enfant avant terme. Or c'était un garçon et, une fois baptisé, il s'en alla vers le Seigneur.

Ensuite, son bienheureux conjoint, la voyant profondément accablée et détachée de la vie, perdit courage et se trouvait lui aussi en danger. Courant à l'autel, il criait, tout en larmes, vers le Seigneur pour la vie de sa femme. Mais voici ce que la sainte lui fit dire, tandis qu'il était assis près de l'autel : «Si tu veux que je survive, donne ta parole devant Dieu que nous passerons dans la chasteté le reste de notre vie et tu verras la puissance du Christ.» Lui, craignant fort de ne plus la voir vivante dans la chair, promit avec joie. Alors, tout heureuse, tant par l'effet de la grâce d'en-haut qu'à la suite de la déclaration du jeune homme, elle commença à aller mieux, et une fois complètement guérie, prenant prétexte de la mort de son enfant, elle quitta tous ses habits de soie.

Au même moment meurt aussi leur fille vouée à la virginité. De la sorte, désormais, brûlant l'un et l'autre de tenir leurs promesses envers Dieu et n'en obtenant pas la permission de leurs parents, ils furent affligés au point de refuser de prendre de la nourriture si ceux-ci, d'accord avec eux, n'acceptaient de les voir partir, pour renoncer aux vanités et à la mondanité de leurs parures et adopter des sentiments angéliques et célestes. Mais leurs parents, redoutant les reproches des hommes, n'acquiesçaient toujours pas au désir de leurs enfants. Ceux-ci, en ayant beaucoup de peine, étant donné qu'ils ne pouvaient à cause de la résistance de leurs parents prendre librement le joug du Christ, délibéraient entre eux de s'éloigner et de

fuir la ville. Tandis qu'ils y songeaient, ainsi que le racontait la bienheureuse pour notre édification, tout d'un coup, le soir venu, une sorte de parfum céleste survint soudain et changea en joie indicible la tristesse qui les accablait. Rendant grâces à Dieu, ils s'enhardirent contre les embûches de l'ennemi.

Lorsqu'enfin, le temps s'écoulant, le père de la sainte se trouva aux prises avec sa dernière maladie, comme il aimait beaucoup le Christ, il appela les bienheureux et leur dit : « Pardonnez-moi, mes enfants, car, dans l'excès de ma folie, je suis tombé dans un grand péché. Pour avoir craint les injures des blasphémateurs, je vous ai contristés en vous interdisant la profession céleste. Mais voici maintenant que, pour moi, je m'en vais vers le Seigneur, et vous, désormais, disposez de vous et suivez votre désir selon Dieu, ainsi que vous l'avez décidé. Faites seulement que Dieu, le Maître de tout, me soit propice. » Ce qu'ayant entendu avec beaucoup de joie, dès lors qu'il se fut endormi dans le Seigneur, ils prirent immédiatement de l'assurance et quittèrent la grande ville de Rome. Prenant quelques loisirs dans sa banlieue, ils s'y exerçaient à la pratique des vertus, se rendant bien compte qu'ils ne pourraient offrir à Dieu un culte pur s'ils ne s'arrachaient au trouble de la vie, ainsi qu'il est écrit : « Ecoute, ma fille, vois, tends l'oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père, et le roi s'éprendra de ta beauté. » (Ps 44,11)

## Luttes contre le Sénat

### Intervention de Séréna

Quand ils commencèrent à mener la vie angélique, la bienheureuse Mélanie était âgée de vingt ans, et celui qui était désormais son frère dans le Seigneur, Pinien, en avait vingt-quatre. Aussi, ne pouvant pas pour l'instant, à cause de la tendresse de leur jeunesse, s'adonner à une ascèse rigoureuse, ils s'appliquaient à se vêtir petitement. La bienheureuse se revêtit donc d'un habit de très petite valeur et même usagé, essayant par là d'effacer la beauté de la jeunesse. Quant à lui, comme il venait seulement de rejeter une fois pour toutes sa mise soignée et sa vie délicate, il se revêtit d'habits de Cilicie. La bienheureuse, voyant qu'il ne faisait pas encore fi complètement de l'élégance des habits, en était à part soi extrêmement affligée, mais elle redoutait de le lui reprocher ouvertement, à cause de l'ardeur secrète de sa jeunesse et de son âge. Elle voyait en effet qu'il était encore dans toute la vigueur de son corps. La voici donc qui, dissimulant ses sentiments, se met à lui dire : « Est-ce que, depuis que nous avons commencé à réaliser la promesse faite à Dieu, ton cœur ne s'est pas ouvert à la pensée de me désirer ? » Mais le bienheureux, tout à fait conscient de la pureté de ses pensées, d'affirmer en présence du Seigneur : « Depuis que nous avons donné notre parole à Dieu et que nous avons commencé une vie pure, je ne te considère pas d'un autre œil que ta sainte mère Albine. » Et elle, de lui dire en l'encourageant : « Obéis-moi donc comme à ta mère et à ta sœur spirituelle, et quitte les habits de Cilicie, car il n'est pas convenable d'en porter de tels quand on a abandonné, à cause de Dieu, les vanités du monde. » Et lui, ayant considéré qu'elle l'exhortait pour son bien, se rendit aussitôt à l'excellent conseil, le jugeant utile pour leur salut à tous deux; et, ayant ôté les habits de Cilicie, il se revêtit d'habits d'Antioche, de couleur naturelle, dont la valeur ne dépassait pas une pièce de monnaie.

Arrivés ainsi par la grâce de Dieu à cette pratique de vertu, ils se tournèrent encore vers une autre et, sagement, faisant entre eux réflexion, ils disaient : « Si nous entreprenons une ascèse qui dépasse nos forces, notre corps, impuissant à supporter ces durs traitements à cause de la mollesse de notre genre de vie, se débilitera tout à fait, et nous risquons de nous abandonner par la suite à la sensualité ». C'est pourquoi ils adoptent cette pratique : ils faisaient le tour de tous les malades sans exception et les visitaient, pour les soigner; ils hébergeaient les étrangers de passage et ne les laissaient partir qu'en les comblant de beaucoup de provisions de voyage. Tous ceux qui étaient dans le besoin et les pauvres, ils les assistaient largement. Faisant le tour

de toutes les prisons, des lieux de relégation et des mines, ils délivraient les détenus pour dette, leur fournissant l'argent nécessaire. A l'exemple de Job, le bienheureux serviteur du Seigneur, leur porte était ouverte à tout impotents. Ensuite, ils se mirent à vendre leurs biens, en pensant à la parole adressée au riche par le Seigneur : «Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, puis, prends ta croix et suis-moi». (Mt 19,31)

Et tandis qu'ils formaient ces projets, le diable, ennemi de la vérité, leur suscitait une très lourde épreuve. Jaloux de voir chez ces jeunes une telle ardeur selon Dieu, il fit une suggestion à Sévère, le frère du bienheureux Pinien, et il persuada à leurs esclaves de dire : «Non, on ne nous vend pas; mais, si on nous force jusqu'à ce que nous nous laissions vendre, c'est ton frère Sévère notre maître, c'est lui qui nous achète.» Grand fut leur trouble en voyant s'agiter leurs esclaves dans la banlieue de Rome...

La vénérable impératrice Séréna, sachant parfaitement la vie splendide que menait à cette époque sainte Mélanie, et ayant appris les pratiques très hautes de sa vertu et sa conversion du faste mondain à la piété, désirait beaucoup la voir, pensant au mot du psalmiste qui dit : «Voici le changement de la droite du Très-Haut.» (ps 76,11) Mais elle, méprisant complètement la gloire mondaine, se refusait à lui rendre visite. Lorsqu'ensuite leurs esclaves de la banlieue se soulevèrent, alors elle dit à son bienheureux conjoint : «Peut-être l'occasion nous invite-t-elle à voir l'impératrice. Si en effet les serviteurs qui sont près de nous se sont ainsi révoltés contre nous, que penses-tu que vont nous faire ceux des villes étrangères, je veux dire d'Espagne, de Campanie, de Sicile, d'Afrique, de Maurétanie, de Bretagne et des autres pays ?» Pour ce motif, force leur fut de rendre une visite à la très pieuse impératrice, laquelle eut lieu grâce à de saints évêques qui agirent en leur faveur.

Comme il nous a paru très avantageux de rapporter quelques détails de leur visite, détails qu'elle relatait très souvent pour notre édification, je les écrirai à mon tour, avec la plus grande exactitude, pour l'utilité de ceux qui me liront. Comme beaucoup, nous confia-t-elle, disaient qu'il lui fallait, selon l'habitude en vigueur à Rome chez les personnes de rang sénatorial, avoir, au cours de la visite, la tête découverte, elle affirma avec une noble fierté qu'elle ne changerait pas d'habits – à cause de ce qui est écrit : «J'ai revêtu mes habits; comment les ôterai-je ?» (Can 5,3) – et qu'elle ne se découvrirait pas non plus la tête – en raison de l'Apôtre qui dit : «Il ne faut pas que la femme prie sans avoir la tête couverte». (I Cor 11,5) «Non, même si je dois perdre tous mes biens, car il vaut mieux pour moi, disait-elle, ne pas négliger un seul trait de l'Écriture, ni fouler aux pieds ma conscience selon Dieu, que de gagner le monde entier. Car c'étaient des vêtements de saluts que ses habits, et tout le cours de sa vie était à ses yeux une prière. Aussi ne supportait-elle pas de découvrir sa tête, même un moment, pour ne pas contrister les anges qui l'accompagnaient.

Ayant donc pris des parures de très grand prix et des vases de cristal pour en faire présent à la pieuse impératrice, et en outre, d'autres ornements consistant en anneaux, en argenterie et en habits de soie, pour les offrir aux fidèles eunuques et aux officiers, elle se présenta au palais et, dès qu'ils furent annoncés, on leur dit d'entrer. Aussitôt la pieuse impératrice d'aller à leur rencontre avec beaucoup de joie à l'entrée du portique. Voyant la bienheureuse avec cet humble vêtement, elle eut le cœur transpercé, et l'ayant accueillie, la fit asseoir sur son trône d'or. Appelant tous ses serviteurs du palais, elle se mit à leur parler ainsi : «Venez ici; voyez celle que nous avons pu admirer, il y a quatre ans, resplendissante dans la dignité mondaine et, maintenant, vieillie dans la sagesse céleste. Apprenons d'elle comment les réflexions de la piété triomphent de toutes les délices corporelles. La voici qui, foulant aux pieds la délicatesse de son éducation, la grandeur de la richesse et le faste des dignités, en un mot tous les agréments de cette vie, n'a craint ni la faiblesse de la chair, ni la pauvreté volontaire, ni aucune de ces choses qui nous font frémir, nous. Mais, ayant bridé jusqu'à sa nature, elle s'est livrée à une mort quotidienne, rendant évident à tous, par ses œuvres mêmes, que le sexe féminin ne le cède en rien, pour ce qui est

de la vertu selon Dieu, au sexe masculin, quand son dessein est bien affermi.» Ce qu'entendant, cette véritable servante du Seigneur ne s'enorgueillit pas de ces éloges, mais, plus l'impératrice la vantait, et plus elle s'humiliait, accomplissant la parole prophétique : «Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe.» (II Cor 4,11) L'impératrice l'ayant embrassée et lui ayant baisé les yeux, continue à raconter aux assistants tout ce qu'ils avaient souffert au moment de leur retraite, comment ils avaient été persécutés par leur père, empêchés de se joindre entièrement aux saints et d'écouter la parole du salut qui montre la voie de Dieu. Car le diable avait conduit son père, tout homme de haute vertu qu'il était, à commettre, sous prétexte de bien, un grand péché. Car il avait été soupçonné de vouloir prendre leurs biens et les attribuer à ses autres enfants, et c'est pour cela qu'il avait essayé de les détourner de leur projet céleste, ainsi que nous l'avons dit plus haut. L'impératrice, les disant tous deux bienheureux, racontait encore quels tracasseries ils avaient maintenant à supporter, en butte aux complots de Sévère, le frère du seigneur Pinien, qui voulait faire passer sur sa tête tous leurs biens, nombreux et importants, et comment leurs parents, de rang sénatorial eux-mêmes, complotaient chacun à présent contre leurs biens, voulant s'en enrichir. Puis elle leur dit : «Voulez-vous que je fasse punir Sévère, et qu'assagi, il apprenne à ne plus exploiter ceux qui ont consacré leur âme au Seigneur ?» Les saints de répondre alors à l'impératrice : «Le Christ nous a ordonné de subir l'injustice sans être injustes à notre tour, de nous laisser souffleter sur la joue droite et de présenter l'autre, avec celui qui nous réquisitionne pour un mille d'en parcourir deux, à celui qui nous prend notre tunique de donner aussi notre manteau. Il est donc inconvenant pour nous de rendre le mal pour le mal, surtout si ceux qui cherchent à nous exploiter sont nos proches. Nous avons confiance dans le Christ que, grâce à son secours et au patronage de votre pieuse Majesté, même nos modestes richesses seront bientôt liquidées comme il faut».

Ce qu'entendant, l'impératrice, très édifiée, se s'adresser à l'instant même à son frères vraiment très pieux et ami du Christ, le très bienheureux empereur Honorius, afin qu'il décrêtât que, dans chaque province, leurs biens fussent vendus sous la responsabilité des gouverneurs et des magistrats et que, sous leur responsabilité encore, le prix leur en fût remis. L'empereur, ami du Christ, fit si bien, dans son zèle et avec grande joie, qu'ils étaient encore assis lorsqu'on leur donna les décrets et les exécuteurs.

Stupéfaits de voir quelle était la libéralité des très pieux souverains, glorifiant Dieu, sauveur suprême, ils déployèrent les ornements précieux ainsi que les vases de cristal, et les offrirent aux pieux souverains, disant : «Acceptez de notre part ces modestes eulogies, de même que le Seigneur lui aussi a accepté les deux petites pièces de la veuve .» L'impératrice, souriant aimablement en entendant ces mots, de leur répondre : «Que le Seigneur en persuade votre piété, je considère celui qui prend quelque chose de vos biens, les saints et les pauvres exceptés, comme un sacrilège, et comme quelqu'un qui accumule sur lui le feu éternel, parce qu'il prend les choses consacrées à Dieu.» Elle ordonne alors au majordome et à deux autres eunuques illustres de les raccompagner avec tous les honneurs, leur faisant jurer par le salut de son frère très pieux qu'ils ne se permettraient pas et qu'ils ne permettraient à personne d'autre dans le palais de leur prendre le moindre sou. Et les serviteurs des empereurs amis du Christ, amis du Christ eux-mêmes, d'accomplir en toute joie et empressement ce qui leur avait été ordonné.

Les saints s'en allèrent au comble du bonheur, après avoir réalisé un gain spirituel. Ayant en effet pour gage la parole du Seigneur qui dit : «C'est bien, bon serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup, entre dans la joie de ton Maître», (Mt 25,21) ils comptaient dissiper sur la terre ce qu'aux yeux de leur foi ils accumulaient comme un trésor inviolable dans le ciel. S'étant donc retirés dans leur demeure, ils délibéraient d'offrir quelque témoignage de reconnaissance à l'impératrice qui avait tout fait pour eux. Etant donné que personne parmi les sénateurs de Rome n'était en mesure d'acheter la maison du bienheureux Pinien, ils le font savoir à la dite impératrice par de saints évêques, afin qu'elle l'achète. Mais elle,

ne voulant pas le faire, de dire aux intermédiaires: «Moi, je ne crois pas pouvoir l'acquérir à sa juste valeur.» Ils la prièrent alors d'accepter au moins des marbres très précieux qui en venaient, en souvenir de la part des saints. Elle acquiesça avec peine, ne voulant pas les contrister davantage. Quant à la maison, les bienheureux ne purent la vendre; après le passage des barbares, c'était une maison brûlée, qu'ils cédèrent pour moins que rien.

## Liquidation

### Lutte contre le démon

Pour ce qui est de leur fortune, je rapporterai sans y insister ce que j'ai entendu de la bouche du bienheureux. Il disait qu'il avait comme revenu annuel, douze myriades d'or, plus ou moins, sans compter les biens propres venant de son épouse. Quant à leurs biens mobiliers, ils étaient si importants qu'on ne pouvait arriver à les mesurer. Ces biens, ils se mirent aussitôt à les distribuer avec empressement, confiant à de saints personnages le ministère de l'aumône. Ils envoyaient en différents pays, par l'un quatre myriades, par l'autre trois, par un autre deux et par un autre encore une, et ainsi de suite, selon que le Seigneur les aidait à le faire. La sainte disait elle-même à son bienheureux conjoint et frère : «Le fardeau de la vie est très lourd pour nous, et nous ne sommes pas capables, au milieu de tout cela, de prendre le joug léger du Christ. Dépouillons-nous donc au plus tôt de nos biens pour gagner le Christ.» Et lui de recevoir comme venant de Dieu les suggestions de la bienheureuse et tous deux de disperser leur fortune à pleines mains.

Une fois, alors que nous la pressions très instamment de nous expliquer comment ils avaient pu descendre d'une si grande hauteur jusqu'à un tel abaissement, elle se mit à nous dire : «Nombreuses, au commencement, furent les difficultés et les luttes que nous avons dû endurer de la part de l'ennemi haineux du bien, pour arriver à pouvoir nous débarrasser du poids de si grandes richesses, accablés et meurtris de ce que nous n'avions pas à combattre contre la chair et le sang, mais, comme dit l'Apôtre, contre les principautés, contre les dominateurs des ténèbres de ce monde. Une nuit, nous nous étions endormis dans une grande tristesse : nous nous voyions tous les deux en train de passer par une fente très étroite d'une muraille, tout à fait mal à l'aise du fait de l'étroitesse, au point qu'il ne nous restait plus qu'à renoncer à la vie. Étant sortis, dit-elle, de cette angoisse, avec beaucoup de peine, nous nous retrouvâmes dans un grand et profond soulagement et une joie ineffable. Dieu nous fit voir cela, consolant notre pusillanimité, pour nous donner confiance qu'il nous serait, après beaucoup de peine, accordé le repos.»

«Or donc, un jour que nous avons – comme le rapportait elle-même cette noble et magnanime servante du Christ –, réuni une somme d'or immense et innombrable, de quoi envoyer pour le service des pauvres et des saints quarante-cinq mille livres d'or, entrant dans le triclinium, il me sembla voir, par l'opération de Satan, la maison illuminée par l'abondance des richesses comme par un feu, et entendre l'ennemi, tandis que je réfléchissais, me dire : Qu'est-ce que c'est que ce royaume des cieux qui s'achète avec tant d'argent ? Comme, ajoutait-elle, j'étais inquiète pour résister au diable, aussitôt, à jeûne, je courus chercher le secours invincible, et, ayant fléchi les genoux, je priais le Seigneur de chasser loin de moi l'adversaire. Après avoir prié, réconfortée, je me fis à moi-même ce raisonnement : Ce qui s'achète avec ces choses corruptibles, c'est ce dont la sainte Écriture dit : «Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'est pas monté jusqu'au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,9)

Elle disait avoir éprouvé la même chose une seconde fois, nous apprenant par là les procédés variés de l'ennemi, montrant qu'il est nécessaire, pour les âmes qui veulent plaire au Seigneur, de toujours veiller et de ne jamais absolument vivre sans souci. «Nous avons en effet, dit-elle, une propriété remarquable, et, dans cette propriété, un bain dépassant tout ce qu'il y a de plus splendide au monde. D'un côté

en effet, il y avait la mer; de l'autre un bois d'essences variées où paissaient des sangliers et des cerfs, des daims et d'autres gibiers : de la piscine, en se baignant, on pouvait ainsi apercevoir, d'un côté les bateaux poussés par le vent, de l'autre les bêtes sauvages dans le bois. Le diable, trouvant donc encore là un prétexte favorable, me mettait sous les yeux, disait-elle, la bigarrure de ces marbres et le revenu innombrable du domaine lui-même. Il contenait en effet, tout autour du bain, soixante-deux habitations.» Mais la bienheureuse, ayant encore élevé son regard vers Dieu dans sa pieuse méditation, repoussa l'ennemi en lui disant : «Tu n'entraveras pas pour cela ma marche, ô diable. Qu'est-ce en définitive que tout cela qui est aujourd'hui et, demain, sera détruit par les barbares ou par le feu ou par le temps ou par quelque autre vicissitude, en comparaison des biens éternels, toujours identiques, eux, et s'étendant dans les siècles infinis, qui s'achètent au moyen de ces biens corruptibles ?» L'ennemi, s'étant rendu compte qu'il n'arriverait à rien en combattant contre elle, et même que, vaincu, il lui procurait des couronnes bien plus belles, pris de confusion, n'osa plus lui être importun.

Au reste, s'étant défaits hardiment, comme nous l'avons dit, de ce qui restait de leurs biens de Rome, ils vinrent en aide, pour ainsi dire, au monde entier. Quelle est en effet la ville, quel est le pays qui n'a eu sa part de leurs immenses bienfaits ? Parlons-nous de la Mésopotamie et du reste de la Syrie, de la Palestine entière, des contrées de l'Égypte et de la Pentapole ? Bref, tout l'Occident et tout l'Orient ont eu leur part de leurs immenses bienfaits ! Moi-même, par exemple, ayant fait le voyage de Constantinople, j'ai entendu de nombreux vieillards rendre grâce aux saints, tout particulièrement le seigneur Tigrios, le prêtre de Constantinople. S'étant rendus acquéreurs de nombreuses îles, ils en gratifièrent de saints personnages; de même, ayant acheté aussi des monastères de moines et de vierges, ils en firent don à ceux qui les habitaient, fournissant à chaque endroit la somme d'or suffisante. Ils donnèrent au surplus pour les autels des églises et des monastères tous leurs vêtements de soie qui étaient nombreux et de grande valeur, et mettant en pièces l'argenterie qu'ils possédaient en grande quantité ils en firent, pour Dieu, des autels, des bijoux d'église et nombre d'autres offrandes.

Ayant vendu leurs propriétés de Rome, d'Italie, d'Espagne et de Campanie, ils firent voile vers l'Afrique. Et aussitôt Alaric arriva sur les propriétés que venaient de vendre les bienheureux. Et tous de glorifier le maître de toutes choses en disant : «Bienheureux ceux qui n'ont pas attendu pour vendre leurs biens l'arrivée des barbares.» Quand ils eurent quitté Rome, le préfet de la ville, imbu à fond de paganisme, décida d'accord avec le sénat tout entier que leurs biens reviendraient au trésor public. Il s'empressait d'exécuter cela, de bon matin, quand, par la Providence de Dieu, le peuple se souleva contre lui en raison du manque de pain; et ainsi, couvert de plaies, il fut massacré en pleine ville, et tous les autres, apeurés, se tinrent tranquilles.

## II. LES VOYAGES

### En Afrique

Tandis qu'ils faisaient voile de la Sicile vers le très saint évêque Paulin, chez qui ils s'étaient déjà retirés au début, il advint par la permission de Dieu que les vents contraires se mirent à souffler, entravant la navigation, au point qu'il y eut une grosse tempête. Le bateau portant beaucoup de monde, en vint même à manquer d'eau, de sorte que, pour un peu, tous étaient en danger. Les matelots disaient que c'était la colère de Dieu, mais la bienheureuse de leur répondre : «Ce n'est pas du tout la volonté de Dieu que nous allions à l'endroit que nous nous étions fixé. Mettez donc le bateau vent arrière, et ne faites pas violence aux vents.» Les matelots, comme ils en avaient reçu l'ordre de la sainte, de tendre alors la voile et d'aborder une île, que les barbares avaient investie, après avoir enlevé les principaux personnages de la ville avec femmes et enfants; les barbares leur demandent une grosse somme d'or : s'ils la

donnaient, ils seraient délivrés; sinon eux-mêmes seraient massacrés, et la ville incendiée. Une fois que les saints eurent débarqué, l'évêque l'apprend, et, avec d'autres, vient à leur rencontre, tombant à genoux, en disant : «Tout l'or que nous demandent les barbares, nous l'avons, sauf deux mille cinq cents pièces.» Eux avec empressement les leur fournirent et libérèrent du joug des barbares tous ceux de la ville. Leur ayant donné encore cinq cents autres pièces, et du pain et des provisions qu'ils avaient apportés, ils sauvèrent les malheureux aussi bien de la famine que de l'angoisse. Non contents de cela, pour une femme distinguée de chez eux tombée aux mains des barbares, ils fournirent cinq cents pièces d'or et la rachetèrent.

Ainsi, partant de là, ils firent voile vers l'Afrique, comme nous l'avons dit. Arrivés là-bas, ils vendirent aussitôt les biens qu'ils possédaient en Numidie, en Maurétanie et en Afrique même, et disposèrent de cet argent en partie pour le service des pauvres, en partie pour le rachat des prisonniers. Dispersant ainsi sans compter, ils se réjouissaient dans le Seigneur et ils étaient heureux, réalisant effectivement ce qui est écrit : «Il a dispersé, il a donné aux pauvres; sa justice demeure dans les siècles des siècles». (ps 3,9) Les bienheureux ayant décidé de vendre tous leurs biens, les très saints et éminents évêques d'Afrique, c'est-à-dire le bienheureux Augustin, son frère Alypius et Aurélius de Carthage, leur donnèrent le conseil suivant : «L'argent que vous distribuez maintenant aux monastères sera dépensé en peu de temps. Mais, si vous voulez laisser une mémoire ineffaçable au ciel et sur la terre, faites don à chaque monastère d'un local et d'un revenu.» Accueillant pleinement l'excellent avis des saints, ils agirent selon leurs conseils. Eux-mêmes désormais s'avançant vers la perfection, s'efforçaient de s'accoutumer à la pauvreté totale, dans le logement comme dans le régime.

La ville du très bienheureux évêque Alypius, nommée Thagaste, était petite et très pauvre. C'est elle que les bienheureux choisirent pour y demeurer, en raison surtout de la présence de ce saint personnage, Alypius. Car il raisonnait très bien sur les saintes Ecritures. Notre bienheureuse mère le prit en affection, amie des lettres comme elle l'était – en effet elle-même s'y exerçait si bien que jamais la Bible ne sortait de ses saintes mains ! –, et elle dota l'église de ce saint personnage de revenus et d'offrandes, en bijoux d'or et d'argent, ainsi qu'en voiles de grand prix, alors que cette église était auparavant très pauvre, à tel point que le saint devint un objet d'envie pour le reste des évêques de cette provinces. Ils y construisirent aussi deux grands monastères, leur fournissant un revenu suffisant, le premier habité par des saints, des hommes au nombre de quatre-vingts, l'autre par des vierges au nombre de cent trente.

#### La vie contemplative : jeûne, lectio divina

Lorsque la sainte, progressant en vertus, se vit quelque peu allégée du fardeau des richesses, après avoir accompli le rôle de Marthe, elle se mit désormais à imiter aussi Marie, qui a été louée dans l'Évangile pour avoir choisi la bonne part. En effet, au début, elle prenait seulement chaque soir quelques gouttes d'huile et un peu de liquides. Quant au vin, même dans le monde, elle n'en avait jamais usé, parce qu'ainsi sont élevés à Rome les enfants des sénateurs. Finalement, ce fut alors qu'elle se mit à mortifier son corps par un jeûne soutenu; d'abord elle mangeait, et sans huile, seulement tous les deux jours, puis tous les trois jours, puis tous les cinq jours, c'est-à-dire que, le samedi et le dimanche seulement, elle prenait du pain grossier. Elle était jalouse de dépasser tout le monde en ascèse.

Elle écrivait avec beaucoup de talent et sans fautes sur de petits cahiers; elle s'était fixé à elle-même combien elle devait écrire par jour, et combien elle devait lire des livres canoniques, et de même pour les recueils d'homélies. Puis, une fois rassasiée, comme par manière de dessert, elle parcourait les vies des pères. Elle dormait ensuite pendant deux heures environ, puis, aussitôt éveillée, elle réveillait aussi les vierges qui menaient avec elle la vie ascétique, en disant : «De même que le bienheureux Abel et chacun des saints offraient à Dieu les prémices, ainsi, nous aussi,

employons les prémices de la nuit à glorifier Dieu. Car nous devons veiller et prier à toute heure, comme il est écrit, parce que nous ne savons pas à quelle heure viendra le voleur.» Elle donna des règles strictes aux sœurs ses compagnes, pour que ne sortent de leur bouche ni parole inutiles, ni rire immodéré. Avec soin elle s'enquérât même de leurs réflexions, ne permettant pas que la moindre pensée impure habitât en elles.

Quant à elle, comme nous l'avons dits, elle jeûnait la semaine entière de la sainte Pentecôte jusqu'à Pâques, sans prendre du tout d'huile. D'après ce qu'ont attesté beaucoup de ceux qui étaient exactement au courant, jamais elle ne dormit sans son sac, ni ne mangea le samedi avant d'avoir achevé tout son office. Ayant suivi cette règle ascétique pendant plusieurs années, elle se mit à jeûner même pendant la sainte fête de la Résurrection du Christ. Cela, au grand chagrin de sa bienheureuse mère qui imitait les saintes femmes d'autrefois, et dont la vie vertueuse attend un autre écrivain; quant à moi je me contente de dire ceci à son sujet : on connaît l'arbre à ses fruits, et : à bonne racine, beau fruit. Voici donc comment elle lui parlait : «Il n'est pas juste qu'un chrétien jeûne le jour de la Résurrection de notre Seigneur Jésus Christ, mais il faut profiter de la nourriture corporelle comme de la spirituelle.» Même en parlant ainsi, c'est à peine si elle réussit à convaincre sa bienheureuse fille de prendre de l'huile au moins les trois jours de la fête, avant de revenir à son ascèse habituelle, à la façon d'un excellent laboureur qui possède un champ fertile, courant à son noble labeur.

La bienheureuse lisait l'Ancien et le Nouveau Testament trois ou quatre fois l'an; elle calligraphiait ce dont elle avait besoin, et distribuait aux saints des exemplaires écrits de sa propre main. Elle achevait l'office avec les vierges, ses compagnes, et récitait par cœur en son particulier les psaumes restants. Elle lisait avec une telle assiduité les traités des saints qu'aucun livre ne lui était inconnu qu'elle pût trouver. Mais, qu'elle les achetât ou les empruntât, elle les parcourait avec une telle application que pas une expression ni une pensée ne lui échappait. Pour comble d'érudition, quand elle lisait en latin, elle semblait à tous ne pas savoir le grec, et, par contre, quand elle lisait en grec, elle ne paraissait pas connaître le latin.

#### La vie contemplative : zèle pour la foi et la vertu

On ne peut exprimer sa douceur pour ceux qui s'exerçaient à la philosophie, et tel était son zèle pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ et pour la foi orthodoxe que, si elle entendait dire de quelqu'un qu'il était hérétique, ne fût-ce que de nom, si, sur ses exhortations à se convertir au bien, il se laissait persuader, ... sinon, elle ne daignait même pas accepter quelque chose de lui pour le service des pauvres. Ainsi, une femme de haut rang avait achevé le cours de sa vie loin de chez elle, aux lieux saints, et je fis l'offrande de son nom au cours de la sainte anaphore avec ceux des saints déjà décédés – c'est là en effet notre coutume, pour qu'à l'heure redoutable ils intercèdent pour nous –, et, comme cette dame qui était en communion avec nous, les orthodoxes, passait, selon certains, pour hérétique, la bienheureuse s'indigna si fort que, sur-le-champ, et, à brûle-pourpoint, elle me dit avec franchise : «Vive le Seigneur ! Si tu la nommes, je ne communie plus à ton offrande.» Comme je lui donnais ma parole sur le saint autel que je ne la nommerais plus, elle me rétorqua : «C'est une fois de trop, puisque tu l'as nommée, je ne communie pas avec toi.» Tant elle considérait que c'était transgresser la foi orthodoxe que de nommer des hérétiques à la sainte anaphore.

Elle désirait si extraordinairement la chasteté que, par ses dons et ses suggestions, elle persuadait beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de renoncer à la débauche et à une conduite impure, enseignant ainsi ceux qu'elle trouvait : «Brève est la vie présente et ne différant en rien d'un rêve. Pourquoi alors corrompre nos corps qui sont les temples du Seigneur, comme le déclare l'Apôtre de Dieu, et pourquoi échanger la pureté, dans laquelle le Christ nous avertit de demeurer, contre une corruption d'un instant et des plaisirs sordides ? Elle est grande vraiment la

dignité de la virginité, pour que notre Seigneur Jésus Christ ait jugé digne de naître d'une vierge.» Ce qu'entendant, beaucoup se prirent de zèle pour la pureté et s'élançèrent dans l'arène de la vertu. Elle-même, a combien de saints ne lava-t-elle pas les pieds, combien de serviteurs de Dieu ne servit-elle pas, tantôt par des dons, tantôt aussi par la parole de consolation ? Combien de Samaritains, de païens et d'hérétiques n'arriva-t-elle pas à convaincre par des dons ou des exhortations, les offrant à Dieu ? Seul le sait le Seigneur de toutes choses, grâce à qui elle mena à bout de si grands combats.

### La vie contemplative : détachement continu

Quant à l'aumônes, elle la pratiquait comme si elle comptait sur elle seule pour obtenir miséricorde, ainsi que le dit le Seigneur : «Heureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde». (Mt 5,7) En plus de tout cela elle avait un tel amour pour le dénuement que, peu de temps avant de s'en aller vers le Seigneur, elle nous affirmait ne rien posséder en propre sur la terre, si ce n'est une somme d'or pour l'oblation se montant à environ cinquante pièces, qu'elle envoya aussi à un très saint évêque en disant : «Je ne veux même pas posséder cela, qui provient de notre patrimoine.» Car, non seulement elle offrit à Dieu ce qu'elle avait, mais elle aida les autres à faire de même. C'est pourquoi beaucoup d'amis du Christ lui confiaient leurs biens comme à une fidèle et sage économe, et elle les faisait distribuer fidèlement et prudemment, comme l'en avaient priée les donateurs.

Elle se fit un manteau, un voile et une cuculle de crin et, depuis la sainte Pentecôte jusqu'au jeudi de la sainte Pâque elle ne les quittait ni jour ni nuit, tant était brûlant son amour pour Dieu, malgré toute la noblesse avec laquelle elle avait été élevée, étant d'une si grande famille sénatoriale. Ceux qui connaissaient exactement l'éducation reçue par elle dans son enfance rapportaient que, lorsqu'elle portait sa tenue mondaine, il arriva un jour que, la broderie de l'étoffe de grand prix dont elle était revêtue ayant touché sa tendre peau, il en résulta pour elle une inflammation, en raison de son extrême délicatesse. Mais le Seigneur qui a dit : «Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira», (Mt 7,7) lui accorda à elle aussi, à sa demande, la force d'en-haut.

Mais comme, blessée de l'amour de Dieu, au lieu de se résigner à continuer toujours la même vie, elle se disposait à affronter de plus grands combats, elle eut l'idée de s'enfermer en cellule et de ne s'entretenir avec absolument personne, mais de vaquer sans interruption à la prière et au jeûne. Mais cela était impossible parce que beaucoup bénéficiaient de son enseignement plein de Dieu, et qu'à cause de cela, tout le monde l'assiégeait; elle ne le fit donc pas, mais se fixa des moments déterminés pendant lesquels elle faisait bénéficier les visiteurs de ses bons entretiens. Durant les autres heures, conversant avec Dieu, elle réalisait par la prière l'œuvre spirituelle. Elle se fit faire un coffre de bois, de dimensions telles que, lorsqu'elle y était couchée, elle ne pouvait se tourner ni à droite ni à gauche, ni non plus avoir la liberté d'étendre son corps. En possession de tant de vertus, jamais elle ne s'enorgueillit de ses belles actions, mais toujours, se faisant misérable, se nommait une servante inutile.

Si, parfois, il arrivait à sa mère, comme émue de pitié pour sa fille, d'entrer dans sa cellule, elle, écrivant ou lisant, ne la regardait même pas, ni ne lui parlait qu'elle n'eût accompli son règlement accoutumé, et alors elle lui parlait autant qu'il était nécessaire. L'embrassant alors, sa mère lui disait en pleurant : «J'ai confiance d'avoir moi aussi une part à tes souffrances, ma fille, car, si la mère des sept enfants Maccabées, pour avoir vu en une heure les tourments de ses fils, possède avec eux le bonheur éternel, combien plus ne l'aurai-je pas, moi qui, chaque jour, suis plus tourmentée qu'elle, en te voyant te consumer ainsi sans t'accorder aucune relâche dans de telles fatigues ?» Puis elle ajoutait : «Je rends grâce à Dieu de ce que, sans en être digne, j'ai reçu du Seigneur une telle fille.»

## Vers les lieux saints : premier séjour

Ils restèrent donc sept ans en Afrique, après quoi, ayant déposé tout le fardeau des richesses, ils se mirent finalement en route pour Jérusalem. Ils se sentirent en effet le désir d'aller adorer les lieux saints. Faisant voile d'Afrique vers l'Orient, ils arrivent à Alexandrie où le très saint évêque Cyrille les accueille d'une manière digne de sa sainteté. A ce moment-là, par hasard, le saint abbé Nestéros, personnage doué du charisme prophétique, se trouvait dans la ville. En effet, ce saint avait l'habitude de se rendre une fois l'an dans la ville pour soigner les infirmes. Il avait en effet reçu du Seigneur cet autre charisme qui consistait à débarrasser de maladies diverses ceux qui venaient le trouver, en leur donnant de l'huile bénite. Ayant entendu parler de lui, les bienheureux, en grands amis des saints qu'ils étaient, se mirent aussitôt en route vers son réconfortant entretien. En raison de la foule extraordinairement nombreuse qui s'introduisait près de lui, ils furent séparés les uns des autres. Et entré le premier avec la multitude interminable, le très bienheureux frère dans le Christ de la sainte avait hâte de recevoir sa bénédiction pour sortir; mais le saint l'ayant fixé avec ses yeux spirituels, reconnut la beauté de son âme, et le saisissant, le fit rester près de lui. Et, à la suite d'une nombreuse foule, entra à son tour la servante du Christ Mélanie; lui, l'ayant aussi considérée et reconnue avec son regard intérieur, la fit rester avec son frère. Enfin, la troisième, entra sa sainte mère, qu'il retint et fit rester avec eux deux. Et après avoir congédié toute la foule, alors, avec des paroles d'encouragement et de prophétie, il commença à leur raconter le premier toutes les afflictions qu'ils avaient subies, dans leur renonciation au monde, de différentes façons. Les avertissant ensuite comme ses propres enfants, il les encourageait à ne pas perdre cœur, puisque la fin des afflictions comporte un bonheur inexprimable, «car les souffrances du temps présent», disait-il, «sont sans comparaison avec la gloire qui doit être révélée pour nous». (Rom 8,18)

Surabondamment encouragés et louant Dieu de plus en plus, ils firent voile vers Jérusalem, but de leur hâte. Ayant élu domicile dans la sainte Anastasis, et ne voulant pas distribuer de leurs propres mains l'or qu'ils avaient de reste, ils l'offrirent à ceux qui étaient chargés de l'administration des pauvres. Car ils voulaient que personne ne les vit faire le bien. Ils poussèrent si avant leur dépouillement que la bienheureuse nous affirmait : «Au début de notre séjour ici, nous avions le projet de nous inscrire sur le registre ecclésiastique et d'être nourris officiellement avec les pauvres.» Ainsi ils allèrent jusqu'à l'extrême pauvreté à cause du Seigneur qui se fit pauvre pour nous et prit la forme d'un esclave. Il advint que Mélanie fut d'abord malade en arrivant à Jérusalem, et, n'ayant pour reposer que ses sacs, une vierge des plus nobles lui fit don d'un oreiller. Revenue à la santé, elle vaquait de nouveau à la lecture et à la prières, rendant au Seigneur un hommage sincère.

Demeurant donc seule avec sa mère, elle ne mettait aucune hâte à s'entretenir avec quelqu'un, sauf avec les évêques saints et très réputés, ceux surtout qui brillaient davantage par la doctrines, afin d'employer même le temps des entretiens à les interroger sur les oracles divins. Elle écrivait, comme nous l'avons déjà dit, sur de petits cahiers et passait la semaine à jeûner. Le soir, après la fermeture de la sainte Anastasis, elle restait près de la Croix jusqu'à l'arrivée de ceux qui venaient psalmodier. Partant alors, elle se reposait un peu dans sa cellule. Étant donné qu'en raison de l'invasion barbare ils n'avaient pu liquider tous leurs domaines, mais en avaient laissé quelques-uns invendus, un fidèle, dont Dieu avait stimulé le cœur, put en négocier une partie dans les régions d'Espagne qui étaient en paix. En ayant retiré un peu d'or, il l'apporta aux bienheureux à Jérusalem. Elle, l'ayant arraché, pour ainsi dire, de la bouche du lions, le consacra à Dieu, disant à son frère spirituel dans le Seigneur : «Allons en Égypte consulter les saints.» Celui-ci, toujours diligent pour de telles œuvres, lui prêta une oreille joyeuse comme à un directeur réellement bon. Sur le point d'entreprendre cette expédition spirituelle, elle pria sa sainte mère de lui bâtir vers le mont des Oliviers une cellule garnie de planches en dedans, pour y demeurer en paix un temps déterminé.

## Le voyage d'Égypte

Parvenus en Égypte, ils firent le tour des cellules des saints moines et des vierges très fidèles, pareils à des économes vraiment sages, selon qu'il est écrit, donnant à chacun ce dont il avait besoin. Ce faisant, ils arrivèrent à la cellule d'un saint personnage, l'abbé Héphestion, comme on l'appelait, et le prièrent de recevoir de leurs mains un peu d'or. Comme celui-ci affirmait avec force qu'il n'en ferait rien, la bienheureuse de faire le tour de la cellule du saint, examinant ses affaires. Se rendant compte qu'il ne possédait rien au monde qu'une natte, un panier contenant quelques biscuits secs et une petite corbeille de sel, et profondément émue de l'inexprimable et céleste richesse du saint, elle cacha l'or dans la corbeille de sel, puis se hâta de sortir, de crainte que ce qu'elle avait fait ne fût découvert par le vieillard. Après lui avoir demandé une prière, ils eurent beau sortir en hâte, ils ne purent passer inaperçus : ils venaient de franchir le fleuve, quand l'homme de Dieu leur courut après, tenant l'or et criant : «Que dois-je faire de ceci ?» La bienheureuse Mélanie de lui dire : «C'est pour le donner à ceux qui en ont besoin !» Celui-ci de protester qu'il ne pouvait ni le garder, ni le distribuer, pour la bonne raison que le lieu était désert et qu'il ne pouvait se trouver là de gens dans le besoin. N'arrivant pas, en discutant davantage, à les persuader de lui reprendre l'or, le saint le jeta dans le fleuve. Beaucoup d'autres saints anachorètes et de très pieuses vierges ne voulant rien accepter non plus, la bienheureuse, usant d'un subterfuge tout spirituel, laissait l'or dans les cellules. Elle considérait en effet que c'était autant de gain spirituel, et un très grand avantage pour l'âme, que de soulager ainsi les saints.

Après avoir fait cette tournée, ils revinrent à Alexandrie, où ils ont l'honneur de voir bon nombre de saints. Ils s'entretiennent entre autres avec le supérieur des moines de Tabennesi et le très saint abbé Victor, ainsi qu'avec les très religieux pères et supérieurs appelés Zeugètes, avec un autre saint prêtre nommé l'abbé Elie, et beaucoup d'autres dont, en raison de leur nombre, il est inutile de dire les noms. La sainte avait en effet le souci de recevoir de chacun des saints son fruit personnel de profit et de bénédiction, et de prendre sa part de leur vertu. Quittant Alexandrie, ils vont dans la montagne de Nitrie, et au lieu-dit des Cellules, où les très saints pères de là-bas reçoivent la bienheureuse comme un homme. Il est vrai de dire qu'elle avait dépassé la mesure de son sexe et acquis une mentalité virile ou plutôt céleste. S'étant réunis en compagnie des saints pères et en ayant été bénis, ils demeurèrent avec eux avant de s'en aller, escortés par eux tous avec beaucoup de satisfaction.

### III. SUR LE MONT DES OLIVIERS

#### Première réclusion. Mort d'Albine. Le monastère de femmes

Les bienheureux revinrent à Jérusalem, rapportant un riche butin de piété, et, après avoir accompli l'œuvre du service de notre Seigneur Jésus Christ avec beaucoup d'ardeur, tous deux tombèrent malades du fait de l'atmosphère insalubre. La bienheureuse trouva, sur la montagne des Oliviers, la cellule déjà achevée par sa sainte mère. C'est là qu'à partir du jour de la sainte Théophanie, elle s'enferma assise avec le sac et la cendre, sans converser avec personne, sinon, à certains jours avec sa très sainte mère et son frère spirituel. Venait aussi la voir sa cousine, la bienheureuse Paule, la vierge, que la sainte avait guidée dans tous les préceptes divins et fait passer d'un grand faste et de la mentalité romaine à une grande humilité. Elle avait aussi à son service une vierge. Celle-ci nous a souvent affirmé : «Au temps de la sainte Pâque, alors qu'enfin la bienheureuse quittait cette cellule si étroite et que nous secouions le sac qu'elle avait sous elle, il tombait d'énormes vers.» A ce genre d'ascèse, elle consacra quatorze ans.

Le Seigneur ayant appelé à lui sa sainte mère, elle s'en alla recevoir les biens promis à ses saints. Après qu'ils eurent accompagné sa dépouille, avec beaucoup de

respect et en psalmodiant, sur la montagne des Oliviers, elle-même demeura dès lors en ce lieu, dans une cellule obscure, ne voulant plus résider en ville. Cette année-là, elle l'acheva dans un profond chagrin, dans l'ascèse et le jeûne le plus sévère, et à la fin, elle se fit construire un monastère, décidée à sauver aussi d'autres âmes avec elle.

Elle invita son frère à lui réunir quelques vierges. Et cela lui fait un couvent d'environ quatre-vingt-dix vierges, à qui elle donna comme règle, dès le début, de ne jamais s'entretenir avec un homme. Aussi, leur ayant procuré une citerne à l'intérieur et pourvoyant à tous leurs besoins matériels, elle leur disait : «Je vous rendrai moi-même tous les services convenables comme une esclave et ne vous laisserai manquer de rien de nécessaire. Seulement, de votre côté, évitez l'entretien des hommes.» Et après avoir, par ses admonitions, retiré des femmes des lieux mal famés, et les avoir amenées à Dieu en sacrifice, se souvenant de ce qui est écrit : «Si tu retires ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche», (Jer 15,19) elle ne cessait de leur exposer ce qui avait trait à leur salut. Dans l'excès de son humilité, ne supportant pas d'être supérieure, elle en mit dans cette charge une autre, spirituelle et embrasée du désir de Dieu. Quant à elle, elle vaquait, seule, à la prières et au service des saints. Ainsi, comme la supérieure était un peu trop rigide, elle s'appliquait, elle, avec beaucoup de zèle, à pourvoir à leurs besoins corporels. Tel était le souci qu'elle avait des sœurs plus faibles, qu'elle prenait en cachette ce dont elles avaient besoin, et avec sollicitude le plaçait dans la cellule de chacune en dessous de la natte, et elles, en entrant, trouvaient tout préparé pour les soulager à l'insu de leur mère. Mais les sœurs se rendirent compte à la longue que c'était la bienheureuse qui faisait cela, et s'attachant à elle par-dessus tout, elles s'appliquaient à lui obéir en toutes choses, comprenant sa compassion sans bornes.

#### Enseignement ascétique

Quant aux enseignements continuels et pleins de Dieu qu'elle leur adressait, il m'est impossible de les relater; j'essaierai simplement de recueillir quelques traits partiels sur le sujet. Elle n'avait d'autre souci que de les instruire sans cesse des œuvres et des vertus spirituelles, de manière qu'elles présentassent intacte à leur Fiancé et Maître céleste, le Christ, la virginité de leur âme et de leur corps. Tout d'abord, elle insistait sur l'obligation de se tenir éveillées sans paresse pendant la liturgie nocturne, de résister avec vigilances aux mauvaises pensées et de ne pas laisser tourner l'attention, mais de concentrer l'esprit sur la psalmodie. Elle disait : «Considérez, mes sœurs, comment ceux qui sont soumis à des maîtres corruptibles et terrestres se tiennent devant eux en toute crainte et vigilance. Et nous, qui nous tenons devant le roi redoutable et céleste, avec quelle crainte et quel tremblement ne devons-nous pas nous acquitter de notre liturgies. Songez en effet que ni les anges, ni la création spirituelle et céleste tout entière, ne peuvent glorifier dignement le Seigneur qui n'a besoin de rien et dépasse toute gloire. Si donc les puissances incorporelles elles-mêmes, tellement au-dessus de notre nature, sont loin de célébrer dignement le Dieu de toutes choses, comme nous l'avons dit, à combien plus forte raison nous, ses servantes inutiles, ne devons-nous pas psalmodier en toute crainte et tremblement, de peur qu'au lieu de récompense et de gain, nous ne remportions une condamnation pour la négligence apportée à la glorification de notre Maître.»

«Quant à l'amour sans mélange, soit envers lui, soit entre nous, instruites par la sainte Ecriture, nous devons mettre tous nos soins à le garder, sachant bien que, sans l'amour spirituel, toute ascèse et toute vertu sont vaines. Le diable en effet peut imiter toutes les bonnes actions que nous paraissions faire, mais en fait d'amour et d'humilité, il est authentiquement vaincu. Voici ce que je veux dire : nous jeûnons, lui ne mange absolument rien; nous veillons, lui ne dort pas du tout. Détestons donc l'orgueil, parce que c'est par là que lui est tombé des cieus, et c'est par là qu'il veut nous entraîner avec lui. Fuyons aussi la vaine gloire de ce siècle, qui est comme la fleur de l'herbe éphémère. Avant tout, gardons inflexiblement la foi sainte et

orthodoxe; c'est elle en effet qui est la base et le fondement de toute notre vie dans le Seigneur; et aimons la sainteté de notre âme et de notre corps, parce que, sans elle, nul ne verra le Seigneur.»

Craignant que pour s'être enorgueillie d'une ascèse excessive, l'une d'elles ne tombât, elle disait que le jeûne est la dernière des vertus, et : «Comme une fiancée, ornée de toutes sortes de parures, ne peut user de chaussures noires, mais, en même temps que tout son corps, orne également ses pieds, l'âme aussi, en même temps que de toutes les vertus, use du jeûne; mais si quelqu'un, laissant de côté les autres vertus, s'applique à pratiquer le jeûne, il ressemble à cette fiancée qui, le reste du corps sans parure, orne seulement ses pieds.»

Pour ce qui est de l'obéissance selon Dieu, elle les exhortait très souvent en ces termes : «En dehors de la soumission, les affaires du monde elles-mêmes ne peuvent subsister. Oui, ceux qui commandent dans le monde sont aussi soumis et obéissent les uns aux autres. Et, pour parler même de celui qui porte le diadème, dans la plupart des cas et les plus importants, il ne prend de lui-même aucune mesure, aucune disposition, sans demander d'abord l'avis du sénat. De même si, dans les maisons du monde, on enlève ce très grand bien qu'est l'obéissance, on en enlève tout l'ordre; l'ordre n'y étant plus, tout ce qui est paix chancelle. Nous devons donc tous nous rendre obéissance les uns aux autres. Et l'obéissance consiste en ceci : à faire ce que tu ne veux pas, pour la satisfaction de celui qui te commande, et à te faire violence à toi-même pour celui qui dit : «Il souffre violence le royaume des cieux, et ce sont les violents qui l'emportent.»

Elle leur citait l'apophtegme d'un saint vieillard concernant l'obligation de tout endurer de ce qui a coutume d'arriver à qui vit parmi les hommes : «Quelqu'un vint trouver un saint vieillard pour se faire instruire par lui, et il lui dit : Peux-tu m'obéir en toutes choses à cause du Seigneur ? Et l'autre de répondre au père : Tout ce que tu pourras me demander, je le ferai avec beaucoup d'empressement. – Prends donc, dit-il, un fouet, va-t-en à cet endroit et bats et frappe à coups de pieds cette statue. Celui-ci, après avoir accompli avec empressement ce qu'on lui avait ordonné, revint. Il lui dit : Eh bien, pendant que tu la frappais et la piétinais, la statue a-t-elle protesté, ou t'a-t-elle répondu ? – Pas le moins du monde, dit l'autre. – Va donc encore, dit le père, frappe-la une seconde fois et ajoutes-y des injures. Et ayant fait une troisième fois la même chose sur l'ordre du père, la statue n'ayant rien répondu – comment l'aurait-elle pu, étant de pierre ? –, le saint vieillard de lui dire finalement : Si tu veux devenir comme cette statue, te laissant injurier sans injurier de ton côté, te laissant frapper sans protester, tu peux aussi te sauver et demeurer avec moi. Imitons-la, nous aussi, mes enfants, et supportons noblement toutes choses, injures, reproches, mépris, afin d'avoir en héritage le royaume des cieux.»

Pour ce qui est de la persévérance dans le jeûne, elle rapportait cette parole de l'Apôtre : «Que ce ne soit pas à contre-cœur ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie» (II Cor 9,7) et laissait le jeûne à la liberté de chacune. Mais pour ce qui est de la charité, de l'humilité, de la douceur, et des autres vertus, elle disait : «Il n'est possible à personne d'accuser son estomac ou une autre partie de son corps; personne n'est excusable de ne pas accomplir les commandements du Seigneur. J'exhorte donc à combattre avec constance et longanimité. C'est en effet par la porte étroite qu'entrent les saints dans la vie éternelle. Bien petit est assurément le labeur, mais grand et éternel le repos. Supportez un peu afin de ceindre la couronne de justice.»

## Liturgie

Aux heures de nuit, elle les réveillait pour la prière de louange, à cause de ce que dit le prophète : «J'ai prévenu l'aurore et j'ai crié», et encore : «Au milieu de la nuit je me levais pour te confesser .» (ps 118) Elle disait : «Il ne convient pas de nous lever pour la liturgie nocturne après avoir dormi tout notre saoul, mais de nous faire violence de manière à recevoir, dans le siècle à venir, le salaire de cette violence».

Après avoir achevé l'office accoutumé, elle leur faisait prendre un peu de sommeil, de manière à les reposer ainsi de la fatigue de la veillée et à renouveler leur corps pour la psalmodie diurne.

Leur office nocturne comprenait trois répons, trois leçons et quinze antiennes, sans compter celles du matin. Elles psalmodiaient à la troisième heure du jour, «parce que, à cette heure-là, disait-elle, le Paraclet descendit sur les apôtres; à la sixième, parce que, à cette heure, le patriarche Abraham avait été jugé digne d'accueillir le Seigneur; à la neuvième conformément à la tradition des saints apôtres, c'est en effet à cette heure-là que Pierre et Jean, montant au temple à l'heure de la prière, la neuvième, guérèrent le boiteux.» Elle citait encore d'autres témoignages de la sainte Écriture en accord avec cette disposition, parlant du très saint prophète Daniel, qui pria à trois moments du jour en fléchissant les genoux, et de la parabole du saint Evangile où il est dit du maître de maison qu'il sortit à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure pour embaucher des ouvriers à sa vigne. «Quant aux vêpres, disait-elle, nous devons les célébrer avec beaucoup d'empressement, non seulement parce que nous avons passé en paix l'espace d'une journée, mais parce que c'est aussi à cette heure-là que Cléophas et son compagnon furent jugés dignes de faire route avec le Seigneur après la Résurrection.» Mais elle les invitait par-dessus tout à s'empressement, le dimanche et aux autres grandes fêtes, de se livrer sans relâche à la psalmodie, par ces mots : «Si, dans la liturgie journalière, il est beau de ne pas montrer de négligence, à bien plus forte raison, le dimanche et aux autres fêtes, devons-nous psalmodier un peu plus que notre office accoutumé.»

Ce disant, elle affermissait si bien leur ardeur par ces belles instructions que, s'il arrivait à la bienheureuse de vouloir les ménager en fait de veilles, à cause de leur grande lassitude qui les avait..., elles n'y consentaient pas, disant : «De même que tu te soucies chaque jour sans trêve de subvenir à nos besoins matériels, de même, et à plus forte raison, devons-nous, nous aussi, pour les choses spirituelles, ne rien laisser tomber de l'office accoutumé.» La bienheureuse se réjouissait fort en voyant leur résolution généreuse dans le Seigneur. Aussi s'empressa-t-elle de construire un oratoire dans le monastère et d'y dresser un autel afin qu'elles eussent l'honneur de participer continuellement aux saints mystères. Elle établit qu'on y célébrerait pour elles chaque semaine deux anaphores en plus des jours de fête, une le vendredi, l'autre le dimanche. Elle y déposa aussi les reliques de saints martyrs, c'est-à-dire du prophète Zacharies, du saint protomartyr Étienne, des quarante saints martyrs de Sébaste, ainsi que d'autres dont Dieu connaît les noms.

Mort de Pinien. Deuxième réclusion.

Le monastère d'hommes

Tandis que notre sainte mère Mélanie soutenait ces combats, son très bienheureux frère, ayant accompli la mesure de sa vie dans la chair, combattu le bon combat et, par sa pauvreté volontaire et son obéissance aux divins préceptes, ceint la couronne, s'en alla joyeux vers le Dieu de toutes choses, huit ans avant qu'elle-même s'endormit. C'est donc que Dieu avait ainsi réglé les choses pour la réalisation du saint propos de la bienheureuse, afin que, par de nouveaux et plus grands combats, elle rendit plus éclatante sa conduite dans le Seigneur. En effet, une fois son frère endormi dans le Seigneur, elle resta dans l'Apostoleion qu'elle-même avait fait construire peu de temps auparavant, et où elle déposa les restes du bienheureux. Là, elle demeura environ quatre ans, se macérant jusqu'à l'excès dans les jeûnes, les veilles et le deuil persévérant. Après cela, mue par un zèle divin, elle eut envie de construire un monastère de saints hommes, pour qu'ils célébrassent sans interruptions la psalmodie nocturne et diurne au lieu de l'Ascension du Seigneur et dans la grotte où le Sauveur s'entretint avec ses saints disciples au sujet de la fin des temps. Mais des personnes essayèrent de

s'opposer à son pieux projet, alléguant qu'elle n'était pas en mesure de mener à bonne fin une aussi grosse entreprise en raison de son excessive pauvreté. Mais le Seigneur infiniment riche, comblant les désirs de cette sainte âme, disposa un ami du Christ à lui offrir deux cents pièces. Les ayant reçues avec joie, elle appela le prêtre qui était avec elle, qu'elle avait pris au monde et présenté à Dieu en offrande – ce prêtre, c'est ma misérable personne – et lui dit : «Ayant confiance que tu recevras du Seigneur, dans le siècle à venir, la récompense de ce labeur, prends ces quelques pièces et procure-nous des pierres afin que, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, nous commencions la construction du monastère des hommes de sorte que je puisse voir, encore dans la chair, l'église desservie sans interruption et les os de ma mère et de mon seigneur en repos grâce à leur psalmodie.» Quand elle eut commencé l'exécution de son projet en Dieu, le Seigneur qui, en tout, collaborait avec elle, acheva en un an cette vaste entreprise, de sorte que tous, stupéfaits, comprirent que c'était vraiment grâce à l'impulsion d'en-haut que cette œuvre avait été accomplie. Elle logea là des hommes saints et amis de Dieu qui, avec éclat, célébraient la liturgie, à la fois dans l'église de l'Ascension du Christ et dans l'Apostoleion où gisent les bienheureux.

#### IV. AVEC LES GRANDS

##### Vers Constantinople

Voici que l'accaparent à l'improviste d'autres combats dépassant les précédents labeurs. A peine commençait-elle à respirer un peu, ayant achevé le monastère, que lui arrive une lettre de son oncle Volusien, ex-préfet de la grande Rome, disant que celui-ci venait à Constantinople en ambassade près de la très pieuse impératrice Eudoxie qui avait été accordée en mariage à notre très chrétien empereur Valentinien. La voilà prise du désir de voir son oncle. Aiguillonnée par la grâce d'en-haut, elle avait grande envie de le faire pour sauver son âme à force de peine. En effet, il restait encore païen. Elle était dans une grande anxiété, craignant de faire quelque chose contre le bon plaisir de Dieu. Ayant fait part de l'affaire à tous les saints et les ayant invités à prier instamment pour que son voyage fût selon la volonté de Dieu, et ayant confié ses monastères au Seigneur, elle partit de Jérusalem.

Dès qu'elle se fut mise en route, les saints de toute ville et de tout pays, je veux dire évêques et clercs, lui rendaient des honneurs et des égards inexprimables. Moines très amis de Dieu et vierges pieuses, voyant celle dont ils entendaient dire depuis longtemps qu'elle était resplendissante de vertus, ne s'arrachaient à sa compagnie qu'avec beaucoup de larmes.

Le miracle que fit le Seigneur par elle à Tripoli, je n'ai pas cru prudent de le passer sous silence, car, comme le dit l'Écriture, «il est bon de cacher le secret du roi, mais il est glorieux de révéler les œuvres de Dieu». (Tob 12,7) Arrivés en cette ville, nous demeurâmes dans le martyrium de saint Léonce, martyrium où s'accomplissent de nombreux miracles. Comme nous étions beaucoup qui voyagions avec elle sans avoir de billet, le fonctionnaire se montra très dur pour nous livrer les animaux de trait. Il se nommait Messala. La bienheureuse, fort chagrinée de cela, resta à prier et à veiller près des restes du saint martyr Léonce, depuis le soir jusqu'à ce qu'arrivassent les animaux. Comme nous quittions l'endroit, et avions parcouru à peu près sept milles, le fonctionnaire en question nous poursuivit, tout bouleversé, et s'enquit ainsi : «Où est le prêtre ?» Et moi qui n'avais pas l'habitude des voyages, j'eus peur qu'il ne fût venu retenir encore les animaux, et, descendant, je lui demandai la raison pour laquelle il se tourmentait. Et lui de répondre : «Je sollicite l'honneur de voir la grande dame.» L'ayant donc vue, il tomba à terre, et, saisissant ses pieds, se mit à dire avec une abondance de larmes : «Pardonne-moi, servante du Christ, de ce que, ne connaissant pas ta grande sainteté, j'ai différé de te livrer les animaux.» Et elle de dire : «Dieu te bénira, mon fils, de ce que tu les as tout de même livrés, quoique tardivement.» Lui, alors, tout aussitôt, sortant les trois pièces

que je lui avais données comme pourboire, me pressait de les lui reprendre. Comme je n'y consentais pas, il se mit à avouer à la sainte ce qui suit : «Toute la nuit, moi-même et ta servante, mon épouse, avons été fort éprouvés de la part du saint martyr Léonce. C'est pourquoi, aussitôt levés, nous avons couru tous les deux au martyrium. Ne vous y ayant pas trouvés, elle est retournée ne pouvant courir davantage, et moi, je me suis hâté et je supplie votre Sainteté de prier pour nous deux, afin que le Dieu de toutes choses daigne nous devenir propice.» Ce qu'ayant entendu, nous acceptâmes les pièces et fîmes une prière, puis nous congédiâmes en paix le fonctionnaire joyeux. Comme toute l'escorte était stupéfaite de l'événement, la bienheureuse de dire : «Ayez courage, car notre voyage est selon Dieu.» Comme nous lui en demandions tous la raison, la sainte de répondre : «Toute la nuit j'ai prié le saint martyr Léonce de nous montrer un signe favorable au sujet de ce voyage, et voici que, malgré mon indignité, j'ai vu ma demande exaucée.» Joyeux, nous allions notre chemin, bien accueillis de tous.

Lorsque nous arrivâmes enfin près de Constantinople, la cité amie du Christ, la sainte fut saisie d'anxiété, sortant d'une longue ascèse et vie solitaire, pour entrer dans une si grande ville royale. Nous arrivâmes au martyrium de sainte Euphémie à Chalcedoine, où celle qui remporta le prix reconforta beaucoup la sainte, la remplissant de parfum et de consolation. De là, confiante dans le Seigneur, elle entra à Constantinople.

#### A Constantinople

Le Seigneur Lausus, le chambellan, l'accueillit comme il convenait à un homme aussi vertueux. Elle trouve aussi son oncle, qui par la permission divine, était tombé malade. Quand il la vit dans cette tenue très simple et pauvre, lui qui portait sur lui tout le faste de la gloire mondaine, il se mit à dire à mon humble personne avec beaucoup de larmes : «Ignores-tu donc, seigneur prêtre, avec quelle délicatesse elle a été élevée, plus que toute notre famille ? Et, maintenant, voici à quelle austérité et à quelle pauvreté elle s'est réduite». Et la bienheureuse, prenant occasion de ce discours, de lui répondre : «Tu as bien appris de ma bouche, mon seigneur, que c'est à cause des biens éternels à venir, biens que l'Auteur et Démiurge de l'univers accorde à ceux qui croient sincèrement en lui, que j'ai méprisé la gloire, les richesses et tous les soulagements de la vie présente : approche donc, je t'en prie, du bain d'immortalité, afin que, de même que tu as joui des biens temporels, tu obtiennes les biens éternels. Libère-toi de la tromperie des démons qui brûleront dans le feu éternel avec ceux qui leur obéissent.» Quand celui-ci s'aperçut qu'elle délibérait d'en référer aux empereurs, le cœur transpercé, il lui dit : «Je prie ta Sainteté de ne pas m'enlever le don du libre arbitre dont Dieu nous a gratifiés depuis l'origine. Je suis tout prêt, je souhaite de laver la souillure de mes nombreuses fautes. Mais si je fais cela sur l'ordre des empereurs, me voilà comme poussé de force et je perds le bénéfice de ma résolution.» Mais, ne se résignant pas au silence, elle fit une démarche à son sujet, par l'intermédiaire de certains personnages de haut rang, auprès du très saint évêque Proclus. Celui-ci, étant venu le trouver, lui fut du plus grand secours, engageant de très longues conversations au sujet de son salut. Mais lui, avec son esprit très pénétrant, s'aperçut que, si l'archevêque était venu le trouver, c'était par suite d'une démarche de la bienheureuse, et il déclara à celle-ci : «Si nous avions à Rome trois hommes tels que le seigneur Proclus, on n'y compterait pas un païen.»

Le diable venait tout juste, par le moyen de la doctrine infecte de Nestorius, de jeter le trouble dans les âmes des simples. Aussi beaucoup de femmes de sénateurs, et d'autres personnages des plus brillants par la culture, venaient chez notre sainte mère, discuter avec elle de la foi orthodoxe. Et celle-ci, en qui habitait l'Esprit saint, ne cessait du matin au soir de parler théologie, ramenant beaucoup d'égarés à la foi orthodoxe, en soutenant d'autres qui doutaient, aidant, en un mot, par son enseignement inspiré de Dieu, tous ceux qui venaient la trouver. C'est pourquoi le diable, ennemi de la vérité extrêmement jaloux à la fois de l'édification de ceux qui

venaient la voir et du salut de son oncle, s'étant déguisé en un jeune homme noir ? et s'approchant d'elle, lui parla ainsi : «Jusqu'à quand, par tes propos, vas-tu détruire mes espérances ? Sache donc bien que si je suis capable d'endurcir le cœur de Lausus et des empereurs... sinon, j'inflige à ton corps de telles tortures que tu auras à craindre pour ta vie même, pour que tu te taises au moins par force.» Elle, l'ayant fait disparaître par l'invocation de notre Seigneur Jésus Christ, fit venir mon humble personne pour me raconter les menaces du Noir, et elle n'avait pas encore achevé de me parler qu'elle se mit à souffrir de la hanche, et telle fut d'un seul coup sa douleur qu'elle en resta sans voix pendant trois heures. Quand nous eûmes fait pour elle l'oblation, elle revint à elle avec peine. Elle passa six jours dans ces souffrances inexprimables, sentant un dégoût plus violent à l'heure où elle avait vu le Noir. Alors que le septième jour semblait devoir l'enlever à cette vie temporelle, arrive quelqu'un avec des nouvelles de son oncle, qui risque de mourir catéchumène. Pire que la maladie et les douleurs est pour elle la tristesse de cette nouvelle. Elle nous disait : «Transportez-moi près de lui, avant que je meure.» Comme nous craignons de la toucher si peu que ce fût, avec son pied qui était comme du bois sec, elle insistait en disant : «Emmenez-moi près de mon oncle, sinon je cours plus de danger à cause de mon chagrin.» Obéissant donc à ses ordres, nous apportâmes une litière et l'y plaçâmes avec beaucoup de peine. Prenant les devants, je demandai dans le palais comment allait l'ex-préfet. Des notables me répondirent : «Hier, il a demandé la sainte et, apprenant qu'elle était très gravement malade, il a appelé la nourrice de la très pieuse reine Eudoxie, la dame Éleuthérie, et, grâce à Dieu, il a été illuminé.» A ces mots, réconforté dans le Seigneur, j'envoyai sans tarder un cavalier pour porter cette bonne nouvelle à la bienheureuse. Dès qu'elle eut appris que son oncle avait été baptisé, dans son grand bonheur, elle se mit à remuer le pied sans peine. Le diable honteux s'enfuit à l'heure même, et, avec lui, tous ses tourments quittèrent complètement la bienheureuse, de sorte que celle qu'on ne pouvait porter se mit à gravir par elle-même tous les degrés, entra par le portique du palais dans la demeure de la reine Eudoxie, amie du Christ, et tout le monde stupéfait glorifia le Seigneur de la défaite de l'ennemi de notre salut. Quant à elle, assise toute la nuit près du lit de son oncle, elle l'encourageait en ces termes : «Bienheureux es-tu en vérité, seigneur, de ce que, dans ce siècle, tu as été largement glorifié, et dans le siècle futur tu vas vers le Seigneur justifié pour avoir reçu le bain d'incorruption.» L'ayant fait communier trois fois aux saints mystères, à l'aube – c'était la fête de la sainte Théophanie –, joyeuse, elle l'envoya en paix vers le Seigneur.

Tous rendant grâces à Celui qui avait accompli de grandes merveilles, la sainte disait, glorifiant son ineffable amour pour les hommes : «Combien grande est la sollicitude de sa bonté, même envers une seule âme, pour avoir fait venir Volusien de Rome jusqu'ici, et nous avoir mis en route depuis Jérusalem, pour le salut d'une âme qui avait vécu tout son temps dans l'ignorance.» Etant restée à Constantinople jusqu'à ce qu'elle eût fait son service de quarantaine, elle fut d'un profit extraordinaire pour tous les habitants, spécialement pour les impératrices amies du Christ. Elle édifia aussi le très pieux empereur Théodose. Elle l'exhorta à laisser partir son épouse qui avait le désir de vénérer les lieux saints, et nous partîmes de là-bas fin février.

### Retour à Jérusalem

A ce moment, l'hiver était si violent que les évêques de Galatie et de Cappadoce nous affirmaient n'avoir jamais vu un tel hiver. Et nous, couverts de neige toute la journée, nous allions notre chemin sans relâche, ne voyant ni terre ni montagne, sauf les hôtelleries dans lesquelles nous logions le soir. Quant à elle, comme l'acier, elle ne se relâchait absolument pas de son jeûne, disant : «Il est plus que jamais nécessaire de peiner et de rendre grâces à Dieu, le Maître de toutes choses, pour les grandes merveilles qu'il a accomplies avec moi.» Et, persévérant dans son incessante prière, elle empêcha que ni elle ni nous eussions rien à souffrir de pénible dans ce froid atroce, montrant que c'est une arme très forte que la prière

opérante du juste, qui vient à bout des éléments eux-mêmes. Comme tous les saints essayaient de nous retenir en cours de route, elle ne se laissait persuader par aucun d'eux, mais n'avait qu'un désir : célébrer à Jérusalem la Passion du Seigneur, ce que Dieu lui accorda, selon l'infaillible promesse faite par son très saint prophète : «Il fera la volonté de ceux qui le craignent, et exaucera leur prière.» (ps 144,19)

Nous arrivâmes aux lieux saints le troisième jour de la semaine avant la salutaire Passion. Ayant célébré spirituellement, avec un grand bonheur, la Pâque et la sainte Résurrection, en compagnie des sœurs, elle se soumit de nouveau à la règle habituelle, s'occupant des deux monastères. Ayant vu la perfection avec laquelle les moines très chers à Dieu s'acquittaient de la psalmodie dans l'église, voici qu'un autre désir divin l'envahit, et elle songe à construire un petit martyrium, disant à mon humble personne : «Voici le lieu où se sont tenus les pieds du Seigneur. Construisons donc ici un oratoire vénérable, afin qu'après mon départ de ce monde vers le Seigneur l'offrande puisse être célébrée sans interruption dans ce lieu aussi, pour mon âme et celle de mes seigneurs.» Et comme tous ses vouloirs et tous ses vœux satisfaisaient le Dieu de toutes choses, l'ouvrage fut exécuté en peu de jours. Ayant réuni d'autres hommes religieux, elle les y logea.

### Voyages d'Eudocie

Cela fait, on annonça l'arrivée à Jérusalem de la très pieuse impératrice, qui déjà avait atteint la ville d'Antioche. Aussi, réfléchissant en elle-même à ce qu'elle pourrait faire à la fois pour la gloire de Dieu et l'utilité des hommes, elle disait : «Si je pars à sa rencontre, j'ai peur d'encourir le blâme en traversant les villes en cette humble tenue. Si par contre, je reste ici, je crains qu'on ne nous taxe d'orgueil pour cette conduite.» Aussi, après s'être encore livrée à de pieuses réflexions, se mit-elle en route en disant : «C'est à nous, qui avons pris sur nous le joug du Christ, puisque nous en étions capables, qu'il convient de porter une impératrice si fidèle sur nos propres épaules, qui se glorifient de la force du Seigneur, puisque de nos jours il a établi sur l'empire une telle amie du Christ.» Elle alla donc à sa rencontre à Sidon, lui rendant ses actions de grâces pour l'affection extrême qu'elle lui avait témoignée à Constantinople. Elle séjourna dans le martyrium de saint Phocas où, dit-on, aurait habité la Chananéenne fidèle qui dit au Seigneur dans l'Evangile : «C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.» Ainsi la bienheureuse s'efforçait-elle, soit dans son habitation, soit dans sa conversation, soit en toute autre occupation, de plaire au Seigneur. Dès que l'impératrice aimée de Dieu la vit, elle l'accueillit avec le plus grand respect comme sa vraie mère spirituelle, et à bon droit. C'était pour elle en effet une gloire que d'honorer celle qui avait glorifié sincèrement le Roi du ciel. Et la sainte, reconnaissant sa foi et la peine du voyage, de l'encourager à se donner plus de peine encore en fait de bienfaisance. La pieuse impératrice de lui faire alors cette réponse mémorable : «Je m'acquitte d'un double vœu au Seigneur, celui de vénérer les lieux saints et celui de voir ma mère; j'avais désiré en effet, pendant que tu sers encore le Seigneur dans la chair, l'honneur de voir ta sainteté.» Dans l'excès de son amour spirituel, l'impératrice, amie du Christ, s'empressa de gagner le monastère de la sainte. Une fois entrée, elle regarda les vierges comme ses propres sœurs, et, ayant ressenti beaucoup de bien, désira entrer aussi dans le monastère des hommes et s'y faire bénir.

Comme approchait la déposition des saintes reliques dans le martyrium que Mélanie venait de construire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'impératrice demanda que la cérémonie eût lieu en sa présencel. L'ennemi du bien, jaloux encore une fois d'un si grand amour spirituel, s'arrangea, au moment même de la déposition des saintes reliques, pour provoquer une entorse au pied de l'impératrice et causer par là un trouble peu ordinaire. Cela arriva sans doute pour exercer la foi de la sainte. Celle-ci, à l'heure même, l'ayant escortée jusqu'à la sainte Anastasis, assise devant les reliques des martyrs, resta à prier instamment, dans le jeûne et l'extrême

affliction, avec les vierges, jusqu'au moment où l'impératrice l'envoya chercher, sa douleur ayant cessé.

Quand le mal de l'impératrice fut apaisé, la bienheureuse ne cessait pas de lutter contre le diable qui avait voulu susciter à leur sujet un tel scandale. Après avoir passé quelques jours avec elle et lui avoir fait beaucoup de bien, elle l'escorta jusqu'à Césarée. C'est avec peine qu'elles réussirent à s'arracher l'une à l'autre. Elles étaient en effet très liées par l'amour spirituel. La sainte, une fois de retour, s'adonna de nouveau à l'ascèse, priant pour que, jusqu'à la fin, la pieuse impératrice fût rendue en bonne santé à son conjoint, ce que le Dieu de toutes choses lui accorda.

### Miracles et humilité

Entre les nombreux prodiges que le Seigneur fit par elle, je n'essaierai d'en rappeler que quelques-uns. Quant à les raconter tous, aussi bien leur abondance que la maladresse dont je souffre m'en rendent incapable.

Un jour donc, une jeune femme fut saisie par un démon extrêmement mauvais. Fermant la bouche et les lèvres, elle fut dans l'impossibilité absolue, pendant nombre de jours, soit de parler, soit de prendre de la nourriture, de sorte que la faim la mit presque en danger. Beaucoup de médecins avaient employé sur elle de nombreuses drogues sans arriver à lui faire simplement remuer les lèvres. Quand il fut démontré que l'art médical ne pouvait venir à bout du démon, alors, finalement, ils la portèrent et l'amènèrent auprès de la sainte, suivie de ses parents. La bienheureuse, déclinant la gloire des hommes, leur dit : « Pécheresse que je suis, je suis incapable, moi, de faire cela, mais portons-la auprès des saints martyrs et que, par leur crédit, le Dieu qui aime les hommes la guérisse. » Quand ils furent arrivés, la sainte invoqua avec instance le Maître de toutes choses, prit de l'huile sanctifiée par les reliques des saints martyrs et, en ayant par trois fois touché la bouche de la malade, dit d'une voix claire : « Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, ouvre ta bouche. » Aussitôt, au nom du Seigneur, le démon pris de honte, ou plutôt de peur, s'en alla, et la femme ouvrit la bouche. La sainte lui donna alors à manger; tous ceux qui étaient témoins du spectacle glorifièrent Dieu, et la femme guérie rentra chez elle pleine de bonheur, en rendant grâce au Seigneur.

De même, à une autre femme saisie du même mal, il rendit, par elle, la santé.

Une autre fois encore, une femme avait eu un accouchement fort difficile, et le fœtus étant mort dans le sein maternel, la malheureuse ne pouvait ni vivre ni trépasser. Ce qu'apprenant, l'authentique servante du Seigneur, compatissante et fort affligée, pleine de pitié pour la femme, de dire aux vierges qui étaient avec elle : « Allons visiter cette femme en danger, afin de voir les souffrances des personnes vivant dans le monde et de comprendre au moins par là de combien de misères Dieu nous a délivrées. » Quand elles arrivèrent dans la maison où la femme était en danger, elle fit une prière et, aussitôt, la malade dit péniblement d'une voix faible à la sainte : « Aie pitié de moi. » Et elle, debout, supplia longtemps et instamment Dieu pour elle, puis, ayant détaché la courroie dont elle était ceinte, la plaça sur elle en disant : « Je tiens cette eulogie d'un grand homme et j'ai foi en ses prières pour la guérir rapidement. » A l'instant même le cadavre de l'enfant sortit. Ayant alimenté la femme, elle revint aussitôt, et Dieu fut glorifié comme à l'habitude. Mais elle de dire en s'humiliant : « C'est la ceinture d'un saint, ses prières ont guéri celle qui était en danger. » Ainsi attribuait-elle toujours aux saints ses propres succès.

Un jour, une des vierges qui étaient avec elle lui demandait si, dans le haut degré d'ascèse et de vertu où elle était, elle n'avait pas été tourmentée par le démon de la vaine gloire et de la superbe. Elle se mit alors à nous dire pour notre édification à tous : « Pour ma part, je n'ai conscience d'absolument rien de bon en moi. D'ailleurs, si je m'apercevais que l'ennemi sème en moi des pensées de superbe sous prétexte de jeûne, voici ce que je répondrais : Qu'y a-t-il d'extraordinaire si je fais des jeûnes d'une semaine, alors que d'autres, durant quarante jours pleins, ne mangent pas si même je ne prends pas d'huile, d'autres ne se désaltèrent même pas du tout avec de

l'eau. Mais si l'ennemi me suggérait des sentiments d'orgueil au sujet du dénuement, confiante dans la force de Dieu, voici ce que j'opposerais à sa perversité sans nom : Combien de captifs pris par les barbares ont été privés de la liberté même ? Combien, victimes de la colère royale, ont été privés, avec leurs biens, même de la vie ? Combien aussi que leurs parents ont laissés dans la pauvreté, et d'autres qui, par suite d'accusations calomnieuses ou de brigandages, sont tombés subitement dans la pauvreté, de riches qu'ils étaient ? Il n'y a donc rien d'extraordinaire si nous, pour les biens incorruptibles et sans mélange, nous avons méprisé les biens terrestres. Quand, encore, je voyais le malin me souffler une pensée de vaine gloire, par exemple parce qu'après avoir eu du linge fin et de nombreux habits de soie, je suis revêtue de crin, moi, me faisant tout à fait misérable, je me représentais ceux qui gisent nus sur la place, sur de simples nattes, et transis de froid. C'est ainsi que Dieu repoussait loin de moi le diable.»

Et les desseins de l'ennemi étaient, disait-elle, manifestes : «Moi, le plus souvent, ce sont des hommes qui avaient les dehors de la sainteté qui m'ont infligé des coups plus pénibles que l'ennemi. Voyant que j'avais à cœur de réaliser scrupuleusement la parole dite par le Seigneur au riche : *Si tu veux être parfait, vends ce qui t'appartient et donne-le aux pauvres et prends ta croix et suis-moi*, (Mt 19,21) ils me disaient : Bien sûr, il est permis de se faire pauvre et ascète à cause du Seigneur, mais avec mesure. Quant à moi, je pensais à ceux qui, en ce monde, militent sous des princes mortels, comment, ambitieux de dignités toujours plus grandes, ils s'exposent jusqu'à la mort. Si donc eux, pour la fleur de l'herbe – car telle est la gloire terrestre – se donnent tant de peine, comment moi ne dois-je pas prendre davantage à cœur les moyens d'obtenir dans les cieus une plus grande dignité ?»

Et c'étaient là ses enseignements bienfaisants pour l'âme et spirituels; d'un autre côté, si grands étaient la douceur et le calme qu'elle avait acquis que, le jour où une sœur qui l'avait peinée – et naturellement cela arrivait bien souvent – lui demandait pardon, la sainte lui disait : «Le Seigneur sait que, étant indigne, je ne me juge pas bonne, même auprès d'une femme du monde; mais, avec cela, j'ai confiance que l'ennemi ne m'accusera pas au jour du jugement de m'être couchée avec de l'amertume contre quelqu'un.»

## V. LA MORT

### Dernières fêtes

Au bout d'un certain temps, comme un vaillant coureur, ayant parcouru le stade, aspire au prix, de même elle avait hâte aussi d'être délivrée et d'être avec le Christ. Elle soupirait en effet elle aussi, souhaitant, selon l'Apôtre, «de revêtir par-dessus l'habitation qui vient du ciel». Comme la sainte Nativité du Sauveur arrivait, elle dit à sa cousine, la dame Paule : «Allons à la sainte Bethléem, car je ne sais si je verrai encore dans ma chair cette fête.» Elles y arrivent donc, et, ayant célébré toute la veillée à l'aube elles participent aux redoutables mystères. Finalement, la sainte, comme ayant reçu une réponse de Dieu, parla ainsi à sa cousine : «Prie pour moi, car, dorénavant, tu vas fêter seule la Nativité du Seigneur : car pour moi le terme de ma vie dans la chair est atteint sous peu.» Ce qu'entendant, sa cousine fut grandement troublée. Etant retournées toutes deux de la sainte Bethléem au monastère, aussitôt la sainte, sans se soucier du tout de la fatigue de la veille et du chemin, s'en alla dans la grotte et pria sans relâche.

Le lendemain, nous allâmes au martyrium du saint protomartyr Étienne, – la mémoire de sa dormition était en effet arrivée –, et, y ayant fait la réunion, nous retournâmes au monastère. Au cours de la vigile, je lus le premier, ensuite lurent trois sœurs, et après tous les autres, elle lut elle aussi, dans les Actes, la dormition de saint Etienne. Une fois qu'elle eut terminé la lecture fixée, toutes les sœurs dirent à la sainte : «Bonne santé, nombreuses années, célèbre encore de nombreuses mémoires

de saints.» Mais elle, comme ayant reçu d'en-haut une pleine assurance, de leur répondre : «Vous aussi bonne santé car, pour moi, vous ne m'entendrez plus lire.» A cette parole, toutes furent péniblement affectées, car elles ne croyaient pas qu'elle avait dit cette parole prophétiquement. Et, comme déjà en train de passer du monde vers le Seigneur, elle leur laissait en ces termes un testament spirituel : « Ayez à cœur, je vous le demande, après mon départ, de célébrer l'office avec crainte et vigilance, parce qu'il est écrit : *Maudit celui qui fait l'œuvre du Seigneur avec négligence.* Même si, en effet, dans bien peu de temps, je suis séparée de vous par la chair et ne suis plus avec vous, Dieu, lui qui toujours est et remplit toutes choses, demeure avec vous et connaît jusqu'aux profondeurs du cœur de chacune. Ayez donc continuellement cela sous les yeux, et gardez vos âmes jusqu'à la fin dans l'amour et la pureté, sachant que toutes nous comparâtrons devant son redoutable tribunal et que chacune recevra soit le salaire de son labeur, soit la sentence de ses fautes.»

Comme toutes se lamentaient fort parce qu'elles allaient perdre un guide si excellent et un maître inspiré de Dieu, elle les laissa et dit à mon humble personne : « Allons au martyrium du monastère des hommes pour prier, car la aussi reposent des reliques de saint Etienne». Et moi, avec beaucoup de peine, je fis ce que m'ordonnait la bienheureuse, et la suivis; quand nous fûmes parvenus à l'intérieur du martyrium, comme si elle était déjà compagne des saints martyrs, elle fit cette prière avec larmes : «Seigneur, Dieu des saints martyrs, qui connais toutes choses avant leur origine, tu sais ce que j'ai choisi dès le début, que je t'ai aimé de tout mon cœur, et qu'en raison de ta crainte, mes os se sont collés à ma chair. Car, à toi qui m'as formée dès le sein de ma mère, j'ai consacré mon âme et mon corps, et toi, me tenant par ma main droite, tu m'as conduite par ton conseil. Mais, étant mortelle, j'ai souvent péché contre toi en paroles et en œuvres, contre toi le seul pur et sans péché. Accueille donc ma demande, que je t'offre avec ces larmes par l'intermédiaire de tes saints athlètes victorieux; purifie-moi, moi ton esclave, afin que, pour venir à toi, les pas de mon âme ne soient pas entravés et que ne me retiennent pas les mauvais démons de cette atmosphère, mais que je passe vers toi sans tache, conduite par tes saints anges, et que je sois jugée digne de ton céleste lit nuptial, après avoir entendu la parole bénie que tu diras alors à ceux qui te sont agréables : *Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.* A toi sont en effet les indicibles compassions et les profusions de la miséricorde et tu sauves tous ceux qui espèrent en toi». Elle s'adressait ensuite aux saints martyrs en ces termes : «Athlètes du Seigneur, qui répandez votre sang précieux pour le confesser, laissez-vous toucher de compassion pour votre humble servante, pour moi qui ai toujours vénéré vos saintes reliques. Et de même que vous m'avez toujours écoutée, ainsi maintenant encore, vous qui pouvez tout dire, soyez mes ambassadeurs auprès de Dieu qui aime les hommes, pour qu'il accueille mon âme en paix et garde les monastères jusqu'au bout dans sa crainte.»

Elle avait à peine terminé sa prière qu'elle commença aussitôt à frissonner dans sa pauvre chair. Retournant au monastère des vierges, nous trouvâmes les sœurs encore en train de célébrer la psalmodie. Tandis qu'épuisé par le chagrin qui m'étreignait, ne pouvant plus tenir debout, je me retirai pour me reposer un peu, elle s'en revint à l'office. En constatant qu'elle avait finalement un commencement de faiblesse, les sœurs lui firent beaucoup de prières en disant : «Repose-toi un peu : tu n'as plus la force de tenir debout.» Mais elle ne céda pas et dit : «Pas avant que nous ayons achevé les psaumes matinaux.» Et après avoir achevé toute la liturgie, elle partit se coucher, et, saisie d'une douleur du côté, elle fut prise d'une extrême faiblesse.

#### Adieux et recommandations

Ayant envoyé chercher mon humble personne et toutes les sœurs, elle commença à me dire : «Voici que je vais vers le Seigneur, prie donc pour moi.» Mais moi j'eus encore plus mal au cœur, en entendant cela.

Ensuite, elle parla encore aux vierges en ces termes : «A vous aussi je demande de prier pour moi, car je n'ai jamais voulu de mal à aucune d'entre vous. Si parfois, cependant, j'ai dit à quelqu'une d'entre vous une parole un peu dure, c'est par affection spirituelle que je l'ai fait. Considérez-vous donc comme d'authentiques servantes du Christ. Passez dans une science parfaite le temps qu'il vous reste à vivre, afin qu'ayant vos lampes brillantes, comme pour le grand jour, vous soyez agréables à l'Époux céleste. Voici donc que je vous confie au Dieu qui a le pouvoir de garder vos âmes et vos corps. Je vous confie aussi au seigneur prêtre, et je vous demande de ne le contrister en rien, mais de lui être soumises en toute humilité, sachant que lui aussi porte à cause de Dieu votre fardeau, et que celle qui lui résiste et ne lui obéit pas contriste Dieu.» Ceci dit, elle désira être placée dans l'oratoire et dit : «Transportez-moi plus près des saints martyrs.»

Ensuite, ses douleurs augmentant encore, elle nous dit : «Le jour est accompli.» Et tous se lamentaient tristement; les vierges surtout s'affligeaient, privées d'une mère vraiment tendre. Voyant que j'avais le cœur tellement en peine, la sainte me dit, le cinquième jour de sa maladie, jour où elle mourut : «Mon fils, toutes vos prières et vos pleurs ne servent de rien. Car j'ai entendu une voix me dire dans mon cœur que je dois absolument, selon le décret du Seigneur, être délivrée des liens de mon corps, et m'en aller vers le Seigneur.» Or, le dimanche commençait à briller; elle me dit, avant le lever du soleil : «Fais-moi la faveur de célébrer pour nous la sainte anaphore.» Tandis que j'offrais, je ne pouvais, en raison de mon chagrin, parler fort. N'entendant pas l'épiclese, elle me fait dire, tout anxieuse, à moi qui étais debout à l'autel : «Élève la voix pour que j'entende l'épiclese.»

Une fois qu'elle eut pris part aux saints mystères, l'évêque très cher à Dieu arriva avec le clergé. Ils tinrent quelques propos appropriés sur le salut de l'âme, après quoi la bienheureuse de lui dire : «Reçois en dépôt le prêtre et les monastères, et aie souci de tous comme un bon berger de brebis raisonnables, à l'exemple de ton propre Maître.» Et lui, voyant quel trésor allait quitter le monde, fut grandement troublé. La sainte, après lui avoir demandé également la communion, le congédia en paix.

Et ensuite, entrèrent les moines très chers à Dieu de son monastère. Elle leur dit : «Je vous recommande, sur le point de quitter cette vie passagère, et je vous prie de donner en tout satisfaction au prêtre, sachant qu'en lui c'est au Dieu de toutes choses que vous donnez satisfaction, parce que lui-même étant libre de tout s'est constitué votre esclave à cause du Seigneur et, sans y être obligé, porte votre poids.»

Entrèrent ensuite les autres monastères et de très nombreuses personnes de la ville. Et elle, vraiment forte, malgré ces douleurs aiguës qui attaquaient son corps, ne se relâchait nullement, mais, d'un cœur imperturbable, avec beaucoup de grandeur d'âme, faisait ses recommandations à tous, comme il convenait. Après quoi entra auprès d'elle sa cousine, la dame Paule, avec tous ses familiers. Elle leur fit à tous ses recommandations, et consolait particulièrement celle-ci qui souffrait très fort de se séparer d'elle; et, après beaucoup de bénédictions et de prières, elle les congédia.

En tout dernier lieu, elle adressa à mon humble personne les paroles suivantes : «Il est superflu de prier l'ami de Dieu que tu es d'avoir le souci des monastères. En effet, tant que je vivais encore dans la chair, c'était toi qui portais le souci et le poids de tout et me donnais en tout la main. C'est pourquoi, encore maintenant, je te confie les monastères et te demande, en mon absence, de prendre pour eux davantage de peine. Dieu t'en rendra le salaire dans le siècle futur.» Ayant fait à tous ses recommandations dans la paix, elle dit : «Mettez-vous en prière.» Ce fut ainsi qu'elle congédia tout le monde en disant : «Laissez-moi maintenant reposer.»

A la neuvième heure environ elle perdit connaissance. Et nous, supposant qu'elle avait expiré, nous commencions à lui étendre les jambes. Mais elle, s'étant un peu remise, dit d'une voix faible à mon humble personne : «L'heure n'est pas encore venue.» Et moi, n'ayant pas la force de supporter le chagrin qui m'oppressait, de lui répondre : «Quand l'heure sera venue, alors, tu nous le dis ?» – «Oui», dit-elle. Elle voulait signifier par là, je suppose, qu'elle n'avait pas besoin qu'on redressât son corps

après sa mort. Avec moi restèrent des saints hommes. Tel, en effet, avait toujours été son vœu : rendre l'esprit au milieu des saints.

Arrivèrent de nouveau l'évêque, très cher à Dieu, et les très saints anachorètes vivant près d'Eleuthéropolis, qui dirent à la bienheureuse : «Toi qui as combattu sur terre le bon combats tu t'en vas joyeuse près du Seigneur, et tous les anges se réjouissent. Mais nous, nous sommes vivement accablés d'être privés de ton entretien bienfaisant pour l'âme.» A quoi elle répondit cette dernière parole : «Comme il a paru bon au Seigneur, ainsi est-il arrivé.» Et aussitôt elle rendit à son Maître, doucement et paisiblement, avec joie et allégresse, sa sainte âme, le soir même du saint jour du dimanche afin que, là aussi, apparût son grand amour pour le Seigneur et pour sa sainte Résurrection.

### Funérailles et gloire céleste

Sa sainte dépouille n'avait plus besoin de toilette. Ses jambes en effet se trouvaient étendues, ses deux mains serrées contre sa poitrine, ses paupières fermées de façon naturelle. Ensuite, comme elle l'avait recommandé, les saints pères qui s'étaient réunis de divers endroits, après avoir, toute la nuit, accompli solennellement la psalmodie et les lectures, l'ensevelirent. Dignes de sa sainteté furent ses vêtements funèbres, qu'il m'a semblé nécessaire de signaler pour l'utilité de ceux qui me lisent. Elle avait la tunique d'un certain saint, le voile d'une autre servante de Dieu, d'un autre un morceau de lévite, d'un autre la ceinture dont elle se ceignait étant encore en vie, d'un autre le capuchon et, en guise d'oreiller, le capuchon de crin d'un saint, dont nous avons fait un coussin et que nous avons placé sous sa tête vénérables. Car il était naturel qu'on l'ensevelit avec les vêtements de ceux dont, durant sa vie, elle avait acquis les vertus. Elle n'emporta pas d'étoffe de lin, sauf le linceul dans lequel nous l'enveloppâmes par-dessus ses habits. La sainte recueillit le fruit de sa prière et s'en alla au ciel avec joie revêtue des vertus comme d'un manteau.

Aussi les puissances ennemies ne la troublèrent-elles pas, n'ayant rien pu trouver en elle qui leur appartint. Les saints anges vinrent à sa rencontre avec joie, car elle avait imité dans son corps corruptible leur impassibilité. De même les saints prophètes et apôtres, dont elle avait réalisé en actes la vie et les enseignements, la prirent au milieu des réjouissances dans leur chœur. Les saints martyrs, dont elle avait glorifié la mémoire et supporté volontairement les combats, vinrent à sa rencontre avec allégresse. Aussi recueille-t-elle dans les cieus «ce que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu et qui n'est pas monté jusqu'au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime». (I Cor 2,9) A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

VCO

